pex
R-383
EX 2
15

REVUE DOMINICAINE

BONNES ADRESSES À CONSULTER

ACCESSOIRES, APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES :
CAMERAS, CINÉ-CAMERAS, PROJECTEURS, LANTERNES À VUES FIXES, ETC. :
Au Royaume de la Camera Inc., 3, St-Jean, Tél. 3-4327, Québec

ACCESSOIRES ÉLECTRIQUES :
Bizier & Caron Ltée, 43½, St-Joseph, Tél. 4-1081, Québec P. Q.
Roland Electrique Enrg., 3190, 1ère avenue, Tél. 3-0895, Québec

AGENCES COMMERCIALES DIVERSES :
Bouffard, Mme S., 19, Foisy, Tél. 1156 .... Lévis, P. Q

AGENTS MANUFACTURIERS — IMPORTATEURS :
Lortie, J. R., 88, boul. Orléans, Tél. 2-7735 .... Giffard, P. Q.

ALUMINIUM :
Martel, Richard, 596, 1ère av., Tél. 3-9403, Limoilou, ... Québec

APPAREILS ÉLECTRIQUES :
Marquette Electrique Inc., 28½, Ch. Ste-Foy, Tél. 3-2114, Québec

APPAREILS DE CHAUFFAGE :
Volcano Ltée, 96, Côte d'Abraham, Tél. 3-2572, Québec, P. Q.

ARCHITECTES :
Bouchard & Rinfret, 400, boul. Charest, Tél. 4-0734, Québec, P. Q.
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 .... Québec, P. Q.
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 .... Montréal

ARCHITECTES LEMIEUX, 760, SQUARE VICTORIA, LA .2870, MTL.
Ludger Lemieux — A.A.Q.P. — M.R.A.I.C.
Paul M. Lemieux — B.A. — M.R.A.I.C. — A.A.P.Q. — D.P.L.G.F.

ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :
Boucher, Germain, 25, St-Louis, Tél. 4-1841 .... Québec, P. Q.
Blanchet, Jos., 97, Laurentide, Tél. 3-1330 .... Québec, P. Q.

ARTICLES RELIGIEUX, JOUETS, LIBRAIRE, ETC. :
Kirouac, Marcel, 479, 5e rue, Tél. 2-5383 .... Québec, P. Q.

ARTICLES DE SPORTS :
Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec

ASCENSEURS :
La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 .... Québec, P. Q.

ASSURANCES GÉNÉRALES :
Bernardin Frères, Edifice Aldred, Ch. 305,
505, Place d'Armes, Tél. HA. 6258, Montréal
Boutin, P. A., 80, St-Pierre, Tél. 2-3884 .... Québec, P. Q.

ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :
Arsenault, Bona, Gérant, 80, St-Pierre, Tél. 2-5785 .... Québec

ASSURANCE : LA SOLIDARITÉ, CIE D'ASSURANCE-VIE :
Siège Social, 126, St-Pierre, Tél. 4-4034 .... Québec, P. Q.

AUTOBUS :
Autobus Lemelin, 170, Commerciale, Tél. Zone 5-327, Lévis, P. Q.

AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :
Drolet, A., Ltée, 505, boul. Charest, Tél. 2-8494, Québec, P. Q.

AUTOBUS FOURNIER LTÉE : QUÉBEC AU CAMP VALCARTIER, STE-FOY, LAC ST-CHARLES, ST-RAYMOND :
Terminus, 501, boul. Charest, Tél. 6182-34, St-Augustin, 2-5946

AUTOMOBILES (SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC.) :
Boutet & Fils, 131, Caron, Tél. 3-3370 .... Québec, P. Q.
Ferland, Ludger, 661, 1ère av., Tél. 4-2920 .... Québec, P. Q.

AUTOMOBILES — VENTE & SERVICE :
Giguère Automobile Ltée, 501, St-Vallier, Tél. 8230 .... Québec
Montcalm Auto Inc., 901, 1ère av., Tél. 2-5676 .... Québec, P. Q.

AVOCATS :
Bélanger, P. E., 937, Père Albanel, apt 5, Tél. 4-8772, Québec
Boutin, J. Pierre, 80, St-Pierre, Tél. 2-7004 .... Québec, P. Q.
Champeau, Armand, 5585, Canterbury, Tél. AT. 9717, Outremont
Dumontier, Albert, 105, Côte de la Montagne, Tél. 2-1502, Qué.
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 .... Ottawa, Ont.

BISCUITS ET GÂTEAUX :
Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :
Côté, Valère, Inc., 325, Dorchester, Tél. 4-4491, Québec, P. Q.

BOIS DE PULPE ET BOIS DE SCIAGE :
Coulombe, J. A. & Cie Ltée, 126, St-Pierre, Tél. 2-1533, Québec

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 ouest, N.-Dame, WI. 6118, Mtl.

BOIS DE CONSTRUCTION, MANUFACTURIERS DE PLANCHERS EN BOIS FRANC, PORTES ET CHÂSSIS :
Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BONBONS EN GROS :
Bonbons Yolande Enrg., Mme J.-B. Cloutier, propr.,
57, Dalhousie, Tél. 4-1167 .... Québec, P. Q.

BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :
Boulangerie Nationale, 540, 1ère av., Tél. 2-5244, Québec, P. Q.
Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean .... Québec, P. Q.

BRIQUE, TERRA-COTTA, TUYAUX, CHAUX, BLOC DE BÉTON :
Giroux & Fils Enrg., 311, Dorchester, Tél. 3-1560, Québec, P. Q.

BRÛLEURS À L'HUILE :
Beaudet, J.-L., 400, Charest, Tél. 3-0950 .... Québec, P. Q.
Desroches, Eug. & Fils, 1039, St-Vallier, Tél. 3-8014 .... Québec.

BUANDERIES :
Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 .... Montréal
Buanderie « Impériale », 6, Des Bains, Tél. 2-1856, Québec, P. Q.
Drolet, J. A., 12, St-Sacrement, Tél. 7-1513 .... Québec, P. Q.

CAFÉ, THÉ, CONFITURES :
J. A. Désy Ltée, 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 .... Montréal

CARROSSERIES D'AUTO (DÉBOSSAGE, REMBOURRAGE, ETC.) :
Normandeau, A. et Fils, 01152, Charlevoix, WI. 5562, Montréal

CHAPEAUX :
Guimont, Mlle Imelda, 121, St-Jean, Tél. 2-1903, Québec, P. Q.

CHARBON :
Quebec Coal Co. Ltd., 411, boul. Charest, Tél. 2-8472, Québec

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :
The Canadian Import Co. Ltd., 83, Dalhousie, Tél. 2-1221, Qué.

CHARBON ET HUILE À CHAUFFAGE :
Madden & Fils Ltée, 244, boul. Charest, Tél. 4-3578 .... Québec

CHARCUTERIE :
Charcuterie Hygienic Enrg., 437, St-François, Tél. 3-7438, Qué.

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE :
Germain & Frères Ltée, 237, St-Antoine, Tél. 76, Trois-Rivières
Chiquette, Rosario, 23, Lavigueur, Tél. 4-3782, Québec, P. Q.
Couture, Odilon Enrg., 27, Lavigueur, Tél. 5-8073, Québec, P. Q.

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :
Jetté, J.-W. Limitée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal

CHAUFFAGE, RÉFRIGÉRATION, VENTILATION, ÉLECTRICITÉ :
Bouchard, J.-A.-Y. Inc., 97, Côte d'Abraham, Tél. 4-2421, Québec

CHAUSSURES :
Létourneau, Emile, 96, de la Couronne, Tél. 3-7403, Québec, P. Q.
Rousseau, J. E., 317-a, St-Joseph, Tél. 3-0100 .... Québec, P. Q.
Roy & Roy, 10-B, St-Joseph .... Lauzon, P. Q.

CHIRURGIEN-DENTISTE :
Trottier, Dr Jean, 37, St-Eustache, Tél. 3-6675 .... Québec, P. Q.

CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :
Denyse, 4927 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 .... Montréal

CIERGES, CHANDELLES, BOUGIES :
F. Baillargeon Ltée, 51 ouest, Notre-Dame, PL. 9467, Montréal

CIRE À PLANCHER LIQUIDE ET EN PÂTE :
Les Produits Sylvia Enrg.,
187, des Commissaires, Tél. 6768, Québec, P. Q.

COMPLIMENTS :
Compliments d'un ami : C. et G. .... Québec, P. Q.
Compliments d'un ami : J. E. S.

BONNES ADRESSES À CONSULTER

Compliments d'un ami : J. B. R. et Cie Inc.
Compliments d'un ami : P. .... Québec, P. Q.
Compliments de J. M. .... Québec, P. Q.
J. P. Laberge Enrg.
Compliments d'un ami : O. S.-P.
Don d'un particulier.
L'Honorable Sénateur Cyrille Vaillancourt .... **Lévis, P. Q.**
Mlle V. Langlois .... Lauzon, P. Q.
Un ami de la Revue.
Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.

COMPTABLE AGRÉÉ :
Turgeon, Paul, 852, St-Vallier, Tél. 4-7426 .... Québec, P. Q.

CONFECTION ET RÉPARATION DE CHAPEAUX POUR DAMES :
Le Papillon d'Or (Mlle J. d'Arc Emond),
109, St-Jean, Tél. 2-4314, Québec, P. Q.

CONFECTION POUR DAMES :
Houde, Mme A., 84, D'Artigny, Tél. 3-8714 .... Québec, P. Q.

CONFISERIE :
Boutin, L. P., 1585, 8e avenue, Tél. 4-0851 .... Québec, P. Q.

CONTRACTEURS :

(CONSTRUCTION DE CHEMINS ET D'ÉDIFICES PUBLICS) :
Les Entreprises Lechasseur Ltée .... **Mont-Joli, P. Q.**

CONTRACTEURS — ÉLECTRICITÉ — CHAUFFAGE — CONSTRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :
Tétrault Frères, 1200, Av. de l'Eglise,
Tél. TR. 6611-6612, Montréal

COURTIERS :
Lagueux & Desrochers Ltée, Casier Postal 218,
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-8271, Québec, P. Q.

COURTIER EN IMMEUBLE :
Thibodeau, L. P. R., 323, boul. Charest,
Téls. 2-8115 — 4-2316, Québec, P. Q.

COURTIERS D'OBLIGATIONS :
La Corporation de Prêts de Québec, 132, St-Pierre,
C. P. 68, Tél. 2-4765, Québec, P. Q.

COURTIERS EN ÉPICERIES :
Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 .... Montréal

COURTIER EN IMMEUBLES & ASSURANCES :
Leroux, O., 525, 3e avenue, Tél. 4-3836 .... Québec, P. Q.

COUVREURS :
Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 5-9677 .... Québec

CRÈME GLACÉE :
Crèmerie Mont Blanc Enrg., 149, Renaud, Tél. 2-6841 .... Québec

DACTYLOS, CALCULATEURS, MIMÉOGRAPHES :
Martineau, N. & Fils, 1019, Bleury, Tél. BE. 2318, Montréal.

DÉPUTÉS :

Fleury, E., M.A.L. (Cultivateur) .... St-Léonard d'Aston, P. Q.
L'honorable T. Labbé, M.A.L. (Epicier en Gros).
644, Notre-Dame, Tél. 89, Thetford-Mines, P. Q.
Lévesque, J. R., M.A.L., prop. (Epicerie Moderne Enrg.)
Ste-Anne des Monts, Comté de Gaspé-Nord, P. Q.
Matte, Jos., M.A.L., 124, de l'Eglise, Tél. 3-0701, Québec, P. Q.
Bernard, Robert, 12, Marler, Drummondville, P. Q.
Bernatchez, René, agronome, St-Flavien, Co. Lotbinière, P. Q.
Blanchard, J.-L., notaire, Ste-Thérèse, Co. Terrebonne, P. Q.
Cossette, Philippe, notaire, Causapscal, Co. Matapédia, P. Q.
Desjardins, Gérard, C. P. 260, Maniwaki, P. Q.
Fox, C. J. W., Foster, Co. Brome, P. Q.
Gérin, Denis, Coaticook, P. Q.
Johnston, Raymond, Otter Lake, Co. Pontiac, P. Q.
Lizotte, Fernand, Docteur, St-Jean Port-Joli, Co. L'Islet, P. Q.
Ouellette, Pierre, 108, La Salle, Baie Comeau, P. Q .
Rémy, J. G., Assurances, Huntingdon, P. Q.

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES:
Bouchard, J. & Fils, 320, 5e rue, Limoilou, Tél. 4-1113, Québec
Thibault, J. P. Enrg., 9, Commerciale, Tél. 131 .... Lévis, P. Q.
Cloutier, Charles Enrg., 174, D'Aiguillon, Tél. 5-6210, Québec

DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :
Beaugrand, Gilles, 846, de l'Epée, Tél. DO. 2950 .... **Montréal**
Galvanoplastie Canadienne, Côte Samson des Glacis,
Tél. 3-4883, Québec, P. Q.

ÉDITIONS :
Editions du Lévrier, 5375, Av. N.-D. de Grâce, WA. 6765, Mtl.

ÉLECTRICIENS — LAVEUSES, ETC. :
Simard Electrique Enrg., 317r, 3e rue, Tél. 3-7701, Québec, P. Q.

ÉLECTRICIEN — RÉPARATIONS DE MOTEURS :
Gravel Electrique, 511, 1ère avenue, Tél. 3-7371, Québec. P. Q.

ENSEIGNES LUMINEUSES AU NÉON — RÉPARATIONS :
Modern Neon Reg'd., 1220, St-Vallier, Tél. 4-1191, Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS :
Bilodeau Ltée, 82, Richelieu, Tél. 2-1143 .... Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS ÉLECTRICIENS :
Asselin Electrique,
317B, de la Canardière, Tél. 3-2002, Québec, P. Q.
Latulippe, J.-P., 124, Bayard, Tél. 2-7644 .... Québec, P. Q.
Sylvain, Lucien, 92, Ste-Agnès, Tél. 2-2987 .... Québec, P. Q.

ENTREPRENEURS-COUVREURS :
La Rue, D. Ltée, 5, Centre Industriel, St-Malo, Tél. 3-7500, Qué.
Bureau, Antonio, 240, boul. des Capucins, Tél. 6334, Québec

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :
Bédard, Albert, 138, St-Patrick, Tél. 2-3623 .... Québec, P. Q.
Dubé & Dubé, 14, Place d'Aiguillon, Tél. 3-8322, Québec, P. Q.
Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec
Les Entreprises Bergerville Ltée,
111, Côte de la Montagne, Tél. 2-5268, Québec, P. Q.
Parent & Gosselin Enrg., 270, des Oblats, Tél. 3-5875, Québec

ENTREPRENEURS-MENUISIERS :
Blouin & Blouin Enrg., 120, Châteauguay, Tél. 5-8687, Québec

ENTREPRENEURS DE MENUISERIE GÉNÉRALE :
Bégin, Alphonse, 275, 13e rue, Limoilou, Tél. 4-3980, Québec

ENTREPRENEURS-PEINTRES :
Boisvert, Charles & Fils, 1701, Ch. St-Louis, Tél. 7-2884, Québec

ENTREPRENEURS DE POMPES FUNÈBRES :
Bureau, J. C., 2, Durocher, Tél. 5-5298 .... Québec, P. Q.

ÉPICIERS :
Blouin, Paul, 110, Bourlamaque, Tél. 2-3964 .... Québec, P. Q.
Pakenham Enrg., 975, 3e avenue, Tél. 2-5681 .... Québec, P. Q.
Pelletier, Alphonse, 340, St-Vallier, Tél. 2-0033 .... Québec, P. Q.

ÉPICERIES EN GROS :
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 .... **Montréal**
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931 .... Québec
Rioux & Pettigrew, 48, St-Paul, Tél. 2-1212 .... Québec, P. Q.

ÉPICERIE-BOUCHERIE :
Magasin St-Louis Enrg., 26, St-Louis .... Québec, P. Q.

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :
A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FERRONNERIE D'ART :
Les Frères Lebrun, 456, Niverville .... **Trois-Rivières, P. Q.**
Marchand, Adélard, 68, St-Vallier, Tél. 2-2370 .... Québec, P. Q.

FERRONNERIE EN GROS :
Demers, J. L. Ltée, 57, Commerciale,
Zone 5-1070 — Québec, 5-5177, **Lévis, P. Q.**

FLEURISTES :
Gardenia Enrg., 135, St-Jean, Tél. 4-2128 .... Québec, P. Q.

FONDERIE :
Quebec Brass & Iron Foundry, 53, Commerciale,
Tél. Zone 5-259, **Lévis, P. Q.**

FOURRURES :
Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
Bernard, Léo, 810, St-Vallier, Tél. 3-1329 .... Québec, P. Q.
Desjardins Chas. et cie, 1170, St-Denis, Tél. BE. 3711, Montréal
Jobin, Arthur, 96, St-Joseph, Tél. 5-9016 .... Québec, P. Q.

FOURRURES, HAUTE QUALITÉ, RÉPARATION, VOÛTE :
Nadeau, J.-O., 160, Côte d'Abraham, Tél. 2-6429, Québec, P. Q.
Sanfaçon, Honoré, 264, St-Joseph, Tél. 5-7419 .... Québec, P. Q.
Turcotte, N.-Geo., 201, boul. Charest, Tél. 4-1459, Québec, P. Q.

BONNES ADRESSES À CONSULTER

FRUITS ET LÉGUMES :
Quebec Fruit & Fish Ltd.,
116, Dalhousie, Tél. 2-3833, Québec, P. Q.

GARAGE — RÉPARATIONS GÉNÉRALES :
Beaulieu & Filion Enrg., 207, Ste-Hélène, Tél. 2-2256, Québec
Tél. 2-8777, Québec, P. Q.
Garage Paradis Enrg., 78, D'Aiguillon, Tél. 2-8777, Québec P. Q.

GARAGISTES :
Fradette, Amédée, 45, Franklin, Tél. 3-2828 .... Québec, P. Q.
Garage Cloutier, 93, boul. Langelier, Tél. 9034 .... Québec, P. Q.
Garage Thibeault, 141, Commerciale, Tél. Z-5872, Lévis, P. Q.

GRAINS, FOIN, FERRONNERIE, PEINTURE, ETC. :
Corriveau, A., 1742, Chemin St-Louis, Tél. 4-3933, Québec, P. Q.

GRAINS, MOULÉES, PROVISIONS :
Avard, Tancrède, Ltée, 86, Anderson, Tél. 2-4028, Québec, P. Q.
Larochelle & Fils, Inc., 65, St-Roch, Tél. 5-7494 .... Québec, P. Q.

HOBBS GLASS LTD. (VITRES ET PEINTURE) :
Hobbs Glass Ltd., 90, Côte de la Montagne, Tél. 2-1538, Québec

HÔTELS :
Château Champlain, 401, St-Paul, Tél. 2-2061 .... Québec, P. Q.
Hôtel Kennebec, 115, Commerciale, Tél. 12 .... Lévis, P. Q.
Hôtel Louis XIV Ltée, 3, Place Royale, Tél. 2-0228 .... Québec
Hôtel Montcalm, Inc., 161, St-Jean, Tél. 2-1287, Québec, P. Q.

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :
Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPRIMEURS
Médéric Parent, 50½, St-François, Tél. 3-1252, Québec, P. Q.

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :
Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

INGÉNIEURS CONSTRUCTEURS :
Cauchon, Magloire Ltée, 311, de la Salle, Tél. 5-6179, Québec
Komo Construction Ltée,
1500, St-Vallier, Tél. 2-6839, Québec, P. Q.

INGÉNIEURS-CONSEILS :
Demers, Georges, 71, St-Pierre, Tl. 3-6736 .... Québec, P. Q.
Hallé, Jules, 189, St-Jean, Tél. 2-1178 .... Québec, P. Q.
Langlais, Zachée, 105, Côte de la Montagne,
Tél. 3-6661, Québec, P. Q.

INSTITUTRICE :
Sturton, Mlle Ethel, 93, Crémazie, Tél. 5-9571 .... Québec, P. Q.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE :
Brodrigue, Wilfrid, 87, Ch. Ste-Foy, Tél. 5-6888, Québec, P. Q.

ISOLATION — LAINE MINÉRALE :
Bouchard & Robitaille Enrg., 149, d'Argenson, Tél. 5-8798, Qué.

JARDINIER FLEURISTE :
Bardou, A. F., Chemin St-Louis, Tél. 4-1355 .... Québec, P. Q.

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q. :
Fabricant des « Antalgines» contre les maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
La Laiterie Frontenac Ltée,
142, de l'Eglise, Tél. 7175, Québec, P. Q.
Laiterie Arctic Ltée, 75, du Sacré-Cœur, Tél. 5-7101 .... Québec

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE :
5375, avenue Notre-Dame de Grâce, Tél. WA. 6765 .... Montréal
95, avenue Empress, Tél. 2-7363 .... Ottawa, Ont.

LIBRAIRIE (EN GROS SEULEMENT) :
Librairie J. A. Parent, 472, St-Vallier, Tél. 5630, Québec, P. Q.

LIBRAIRES :
Granger Frères Ltée, 56 ouest N.-Dame, LA. 2171 .... Montréal

LINGERIE :
Chabot, Mme L., 376, St-Jean, Tél. 3-6055 .... Québec, P. Q.

LINGERIE POUR DAMES :
Cybèle Enrg., 249, St-Jean, Tél. 3-8042 .... Québec, P. Q.

MACHINERIES D'IMPRIMERIE (RÉPARATION, SOUDURE, ETC.) :
Le Matériel d'Imprimerie Ltée (Demandez M. Langlais),
970, de Bullion, Tél. PL. 9011, Montréal

MACHINERIE MODERNE :
Machinerie Moderne Ltée, 120, 4e rue ouest, Tél. 4-4309, Québec

MAGASINS À RAYON :
Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 .... Québec, P. Q.
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 .... Montréal
Moncion, Thomas, Succ. J. Pharand,
85-91, Champlain, Tél. 2-5315, Hull, P. Q.

MANUFACTURIER DE BISCUITS :
Les Biscuits Dion Inc., 700, 2e rue, Tél. 4-4191, Québec, P. Q.

MANUFACTURE DE CHAUSSURES :
Samson, J. E. Inc., 469, St-Vallier, Tél. 5-8765 .... Québec, P. Q.

MANUFACTURIER DE MONUMENTS :
Gingras, Roch, Enrg., 2139, Chemin Ste-Foy, Tél. 7-3147, Québec

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :
Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P. Q.

MANUFACTURIER DE SOUS-VÊTEMENTS POUR DAMES, HOMMES ET ENFANTS :
Vatel Enrg., 611, 16e rue, Tél. 3-7721 .... Québec, P. Q.

MANUFACTURES DE VINAIGRE :
The Lion Vinegar Co. Ltd.,
74, Renaud, Tél. 4-1485, Québec, P. Q.

MARBRE, TERRAZZO, TUILE & CIMENT :
La Cie de Marbre & Tuile de Québec Ltée,
327, Dorchester, Tél. 2-6900, Québec, P. Q.

MARCHAND DE FER, ETC. :
Compagnie Chinic, 55, St-Pierre, Tél. 2-8293 .... Québec, P. Q.

MARCHANDS DE FOURRURES :
Emond, Chs-N. Enrg., 85, des Commissaires,
Tél. 6741, Québec, P. Q.

MARCHAND DE FRUITS :
Vézina, Adélard & Fils Enrg., 71, St-André, Tél. 2-5258, Québec

MARCHANDS DE MEUBLES :
Cantin, J.-W., 446, St-Joseph, Tél. 8007 .... Québec, P. Q.

MARCHAND DE TABAC :
Gagnon, Henri, 56, Côte du Palais, Tél. 2-4285 .... Québec, P. Q.

MARCHANDS-TAILLEURS :
Lefebvre, Ph., 63, Buade, Tél. 3-1433 .... Québec, P. Q.
Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803 .... Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC. :
Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347, Québec, P. Q.

MATERNITÉ PRIVÉE :
Ouellette, Mme J. T., 10, d'Artigny, Tél. 2-1966, Québec, P. Q.

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Les Industries G.-I. Lachance Inc.,
263, St-Paul, Tél. 2-6403, Québec, P. Q.

MÉCANICIENS :
Després, Alfred, 66, St-André, Tél. 2-8419 .... Québec, P. Q.

MÉDECINS :
Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476 .... Montréal
Pilon, Dr Henri, 251, boul. St-Joseph .... Hull, P. Q.
Pouliot, Dr Antoine, 69, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 .... Québec, P. Q.

MEMBRES ARTIFICIELS :
Duckett, J. A., 3651, Park Ave, Tél. HArbour 0630, Montréal

MERCERIES POUR HOMMES :
Julien, Albert, 556, 3e avenue, Limoilou, Tél. 4-9474, Québec

BONNES ADRESSES À CONSULTER

NÉGOCIANT EN GROS D'APPAREILS ÉLECTRIQUES :
Vandry Inc., 470, des Capucins, Tél. 2-5656 .... Québec, P. Q.

NÉGOCIANTS EN GROS (ÉPICERIES, FARINE, GRAINS) :
Bégin, Noël Inc., 94, Commerciale, Tél. Lévis, 175, Québec 5-9686

NÉGOCIANTS EN GROS — JOBBERS :
Bourget & Léveillé, 59, Commerciale, Tél. Zone 5-216 .... Lévis

NETTOYEURS, BUANDERIE :
Pfeiffer, P., 4, McMahon, Tél. 2-2021 .... Québec, P. Q.

NOTAIRES :
Baillargeon & Baillargeon,
38, des Jardins, Tél. 2-1390, Québec, P. Q.
Labrèche et Labrèche, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal

NOTAIRES & ASSURANCES :
Roy & Roy, Tél. Zone 5032 .... Lauzon, P. Q.

NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :
Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest, Notre-Dame,
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

OPTICIENS D'ORDONNANCES :
Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 .... Ottawa, Ont.
Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :
Beaulieu, Remy, 94, de la Couronne, Tél. 2-3592, Québec, P. Q.
Mignault, J.-Ed. & René Beauséjour,
52, St-Jean, Tél. 2-1803, Québec, P. Q.

PAPIER ASPHALT — MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
Bishop Asphalt Papers Ltd., 162, St-Paul,
Tél. 2-3581 — 2-6193, Québec, P. Q.

PHARMACIENS :
Frenette, Arthur, 1501, de la Canardière, Tél. 3-6009, Québec
Guertin, Paul, 1400, 4e avenue, Tél. 3-7567 .... Québec, P. Q.
Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 .... Montréal
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235, Québec, P. Q.
Pharmacie Canadienne, 1661 ouest, N.-Dame, Tél. WI. 1771, Mtl.
Pharmacie Roy Enrg., 121, Royale, Tél. 2-3736, Giffard, P. Q.

PHARMACIENS EN GROS :
Ontario Medical Supply, 139, Queen, Tél. 2-5309, Ottawa, Ont.
Gérant : J.-André Gaulin, Dist. pour Casgrain & Charbonneau

PLACAGE INDUSTRIEL, CHROME, NICKEL, OR, ARGENT :
Garand & Thibault Enrg., 7, D'Argenson, Tél. 5-9232, Québec

PLOMBIERS :
Asselin, J. A., 37, Hermine, Tél. 5-9670 .... Québec, P. Q.
Morin, L.-P., 31, Sault-aux-Matelots, Tél. 4-3617, Québec, P. Q.
Rouillard, J. E. Enrg., 465, St-Jean, Tél. 5-7941, Québec, P. Q.
Turcotte et Létourneau, 270, du Roi, Tél. 5-9198, Québec, P. Q.

PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :
Dorion, Jules Ltée, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916, Québec, P. Q.
Morin, J.-B. & Cie Ltée, 18, Champlain, Tél. 2-5548 .... Québec

PNEUS :
Michaud Tire Service Ltée,
207, de la Couronne, Tél. 3-3901, Québec, P. Q.

PRODUITS DE SALON DE BEAUTÉ :
Lemieux Beauty Products, 16, rue de l'Eglise,
Tél. 3-6320, Québec, P. Q.
M. A. Lemieux, résidence, Tél. 2-3073, Québec, P. Q.

PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :
Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 .... Québec, P. Q.

PROVISIONS EN GROS :
Turgeon, Jos., 189, Commerciale, Tél. 177 .... Lévis, P. Q.

PROVISIONS GÉNÉRALES POUR BATEAUX :
Quebec Ship Riggers & Sail Makers, Reg'd.,
17, Sault-au-Matelot, Tél. 3-6717, Québec, P. Q.

PROFESSEUR DE MUSIQUE (GUITARE, MANDOLINE, VIOLON) :
Gagnon, T. W., 208, N.-D. des Anges, Tél. 2-3700, Québec, P. Q.

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :
Cantin & Fils Ltée, 555, St-Vallier, Tél. 5-7123, Québec, P. Q.
Giroux & Frère Enrg., 370, St-Jean, Tél. 2-8337, Québec, P. Q.
Gravel, Ludger & Fils Ltée, 7905, boul. St-Laurent,
Tél. VE. 2581, Montréal
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 .... Québec
Rhéaume, Paul, 111, Royale, Tél. 3-6484 .... Giffard, P. Q.

QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :
Lemieux, Jos.-E. Enrg. .... Québec, P. Q.
Lajeunesse, Gaud. Enrg., 721, St-Vallier, Tél. 2-6473, Québec
O'Neil & Richard Ltée, 134, du Pont, Tél. 2-1594, Québec, P. Q.

QUINCAILLERIE ET FERRONNERIE :
Terreau Racine Ltée, 196-220, St-Paul, Tél. 2-2711 .... Québec

RADIO TECHNICIEN — HAUT-PARLEURS :
Gagnon, Jean-Paul, 960, 1ère avenue, Tél. 2-1735, Québec, P. Q.

RÉFRIGÉRATEURS :
Brindamour, W., 57, Ste-Marguerite, Tél. 3-2449, Québec, P. Q.
Brousseau, Albert, 3, des Bains, Tél. 3-2503 .... Québec, P. Q.

REMBOURRAGE DE MEUBLES DE TOUS GENRES :
Michaud, Jos., 92, d'Aiguillon, Tél. 2-8497 .... Québec, P. Q.

RÉPARATION DE RESSORTS D'AUTOS :
Léon Drolet & Fils, Enrg., 12-14, rue Caron, Tél. 3-0979, Québec

RESSORTS D'AUTOS ET CAMIONS :
Drolet, Léon & Fils, Enrg., 12-14, rue Caron, Tél. 3-0979, Qué.

RESSORTS — POUR AUTOS & CAMIONS :
Blondeau, Alphonse, 500, 1ère avenue, Tél. 4-1209, Québec, P. Q.

RESTAURANTS :
Boulevard Restaurant, 3830, Décarie, Tél. DE. 0097 .... Montréal

RESTAURATEUR :
Doré, Sarto, 30, Bon-Air, Tél. 7-2143 .... Québec, P. Q.

SAVON :
La Savonnerie Bourbeau Enrg.,
345, Dorchester, Tél. 4-2960, Québec, P. Q.

SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC. :
Beaulieu, L. P., 15, boul. Roosevelt-Churchill, Tél. 4-4924, Qué.

STORES VÉNITIENS :
Méthot, Raoul, 213, 5e rue, Tél. 2-6174 .... Québec, P. Q.

SYNDIC LICENCIÉ :
LaRochelle, Victor, 111, Côte de la Montagne, Tél. 3-7258, Qué.

TANNERIE :
Tannerie Daigle Ltée, 7, Lee, Tél. 5-7523 .... Québec, P. Q.

TAXIS :
Taxis Maguire Enrg., 1463, Maguire, Tél. 3-1474, Sillery, Qué.

TERRA COTTA :
Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TERRAZZO MOSAÏQUE & TUILE :
Terrazzo Mosaïque & Tuile, 25, av. St-Sacrement,
Tél. 3-1071, Québec, P. Q.

TRANSPORTS :
La Traverse de Lévis, Ltée, Marché Champlain,
Tél. 2-5182, Québec, P. Q.
St-Hyacinthe Transport, 350, Duclos, Tél. 356-122, St-Hyacinthe
Transport R. Dumas Enrg., 250, Ste-Hélène,
Tél. 3-3824, Québec, P. Q.

VALEURS DE PLACEMENT :
Dubé, Oscar & Cie Inc.,
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-4061, Québec, P. Q.
Société Générale de Finance, Inc.,
57 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 5168, Montréal

VALISES ET BOIS DE CONSTRUCTION :
Ruel, Edouard Ltée, 416, St-Joseph, Tél. 286W, Lauzon, P. Q.

VITRES ET PEINTURE :
Franklin Glass & Paint Co.,
305, St-François, Tél. 2-4982, Québec, P. Q.

VIANDES EN GROS :
Marché de Québec Enrg., 342, 1ère rue, Tél. 2-2016, Québec, P. Q.

CIERGES — CHANDELLES — BOUGIES

Nos produits priment par leur qualité, leur fini et leur apparence. Ils incarnent la réputation et la confiance dont jouit notre maison depuis plus d'un demi-siècle.

F. BAILLARGEON LIMITÉE

SAINT-CONSTANT
CO. LAPRAIRIE, P. Q.

MONTRÉAL
51, NOTRE-DAME O.

Tél. : 5-8216 Diplômé General Motors

J.S. Ruelland
CARROSSIER

Réparations d'Automobiles et de Rembourage, Carrosserie endommagée et débossage de tous genres.

Spécialité:— Peinturage Duco Dupont, Vitrage des Chars, Mécanique.

2, Christophe Colomb, Québec, P.Q.

HOMMAGES DE
M. J. O'BRIEN
Spécialités pour Bâtisses et Constructions
Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.
Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories Canada Ltd., Canadian Cork Co. Ltd., K. V. Gardner Ltd.
Tél. 5992 13, rue d'Aiguillon Québec, P. Q.

TÉL. 4-2473
LA CIE HUBERT MOISAN
ASSURANCE FUNÉRAIRE DE QUÉBEC
DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES
297, RUE ST-JOSEPH QUÉBEC, P. Q.

ARMAND MATHIEU (TÉL. 3-3776)
EDMOND SYLVAIN (TÉL. 9898)
MATHIEU & SYLVAIN
ENTREPRENEURS
44, STE-URSULE, QUÉBEC, P. Q. TÉL. 2-2240

CHARLAND ET BERNARD Ltée
Soudure au gaz et à l'électricité de tous les métaux
Réparation et nettoyage de radiateurs d'automobile
Fabrication de réservoirs
Angle 1ère Avenue et 4ème Rue — Tél. 4-2772 — Québec

FAVORITE SMALLWARES, LTD.
P.-M. LACOMBE, Président
Bibelots, nouveautés, articles de toilette et de beauté.
PRODUITS ALIMENTAIRES
101, Av. des Oblats, — Tél. 7584 — Québec, P. Q.

Tél. : 6325
MANUFACTURIERS DE TUYAUX EN CIMENT
TUYAUX VIBRÉS ENRG.
370, Dorchester Québec, P. Q.

2-2656
SERVICE JOUR ET NUIT
SERVICE D'AMBULANCE
Adélard & Gustave Lépine
INCORPORÉ
DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES
SALONS MORTUAIRES MODERNES
42, CHEMIN SAINTE-FOY
VIS-À-VIS DES ÉRABLES QUÉBEC

HOMMAGES DE
O. PICARD & FILS
INCORPORÉE
7, RUE SIMARD, QUÉBEC
EUGÈNE BARRY, PRÉSIDENT

La Buanderie Lévis Ltée
10, RUE DE COURCELLES, QUÉBEC
TÉL. : 4-4603
EMPLOYEZ NOTRE PROCÉDÉ D R A X
À L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DES TACHES

DESSIN
CLICHÉS
ELECTROS

La Photogravure Artistique enr.
12 RUE ARAGO, QUÉBEC. Tél 4-2438

PHOTOS
RETOUCHE
FLANS

Sommaire

Février 1950

JOSEPH DANDURAND : *Le charnel et son hôte*

Un avocat délaisse momentanément ses causes pour écouter les Muses. Et cela nous vaut un poème riche de sens et bien équilibré.

THOMAS-A. AUDET, O. P. : *Etudes médiévales et Culture canadienne*

Ce professeur et Directeur des études à l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal a bien voulu nous livrer le rapport qu'il présenta à la Commission Royale d'enquête sur les arts, les sciences, les lettres. Nous savons que cet exposé enthousiasma les honorables membres de la Commission et nos lecteurs le liront sûrement avec une égale ferveur.

JEAN LE MOYNE : *Ringuet et le contexte canadien-français*

Un de nos meilleurs critiques littéraires nous dit franchement et avec preuves à l'appui ce qu'il pense de ce roman : *Le poids du jour*.

ROBERT ELIE : *Les poésies complètes de Saint-Denys-Garneau*

Grâce au zèle de MM. Robert Elie et Jean Le Moyne, nous avons enfin l'œuvre poétique de Saint-Denys-Garneau que les Editions Fides ont eu l'heureuse idée d'insérer dans leur luxueuse collection du *Nénuphar*. Cette étude nous montre l'ascension de cette âme vers la lumière à travers les ombres, disons sa nuit obscure.

CHARLES-D. BOULOGNE, O. P. : *Le message suprême de Bernanos*

« Curieux et inquiétant docteur enrobé de vapeurs et de soufre, à la fois soldat de Dieu et son calomniateur » a écrit Henri Clouard de Bernanos. Cet article nous le montre, sous un autre jour, dans sa dernière œuvre : *Dialogue des Carmélites*.

GAILLARD DE CHAMPRIS : *Silhouettes d'autrefois*

Ces silhouettes sont *les belles esclaves* de Jean de La Varende. Figures d'Histoire, ces belles esclaves ont des taches que notre critique signale.

Le sens des faits

A. PAPILLON, O. P. : « En mémoire du T. R. Père Benoît Mailloux, O. P. ».
TH.-A. AUDET, O. P. : « Noël chez les Compagnons ».
GILLES MARCOTTE : « Une après-midi avec John Ford ».

L'esprit des livres

S. THOMAS AQUINAS : « Opuscula omnia necnon opera minora » *(L.-B. Geiger, O. P.)*.
LOUIS BOURGOIN : « Histoire des Sciences et de leurs applications » *(Elie Goulet)*.
ALBERTINE LAPERLE-BERNIER : « Le Château des illusions » *(André Tilly)*.
HENRI PEYRET : « Le plan Marshall peut-il sauver l'Europe ? » *(André Diotte)*.

REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
3500, Av. Laval, Montréal-18, P. Q.

Vol. LVI | Tome I | Février 1950

Le charnel et son hôte

Ils marchaient deux, l'un visible
Et l'autre invisible,
L'un charnel, l'autre aérien,
Liés, mais sans lien...
Ils cheminaient sur la terre
Ombre et lumière.

Ils marchaient deux, l'un mortel
et l'autre immortel,
Sans qu'il parût, côte à côte.
L'esprit était l'hôte
Que l'homme ne voyait pas
Soutenir ses pas.

Ils allaient ainsi, ensemble
Le charnel qui tremble
Et trébuche, et son gardien
Lui offrant la main...
L'un était pétri de fange
Et l'autre était l'ange.

Joseph DANDURAND, *avocat*

Etudes médiévales et Culture canadienne[1]

En 1930, à la suggestion de M. Etienne Gilson et sous la direction des Dominicains canadiens, fut fondé à Ottawa un *Institut d'Etudes médiévales*. L'équipe de spécialistes qu'il rallia occupa d'emblée sa place dans les milieux scientifiques par la publication de divers ouvrages d'histoire et de doctrine du moyen âge. De 1932 à 1941, dix forts volumes vinrent ainsi s'aligner sur le rayon des *Publications de l'Institut d'Etudes médiévales d'Ottawa*.

En 1942, à la requête des autorités de l'Université de Montréal, l'Institut d'Ottawa fut transféré dans la métropole et réorganisé en vue d'assumer toutes les charges d'un enseignement régulier. C'est à ce moment qu'il prit le nom : *Institut d'Etudes médiévales Albert-le-Grand*. Corps universitaire, l'Institut désormais possède concrètement la liberté et l'autonomie d'une faculté dans l'organisation et les objets de son régime pédagogique. Il se compose actuellement d'une équipe de vingt-deux professeurs, canadiens et étrangers, recrutés selon leur spécialité. La nature même des disciplines inscrites au programme de l'Institut permet à celui-ci d'offrir un complément idéal et indispensable aux trois facultés universitaires de Théologie, de Philosophie et des Lettres.

L'Institut offre un programme complet d'études sur les diverses disciplines de l'histoire du moyen âge. L'histoire des langues et des littératures, des arts et des institutions, est donc l'objet de l'enseignement de l'Institut, même si on accorde une priorité de valeur et de fait à l'histoire des doctrines théologiques, philosophiques et juridiques. Cette priorité est d'ailleurs le résultat d'un partage du travail. Les études médiévales ont acquis désormais dans le monde scientifique une telle extension qu'un certain taylorisme est devenu inévitable. Les chercheurs ou les équipes disséminés

---

1. Cet article reprend, les recommandations en moins, le texte du mémoire présenté par l'*Institut d'Etudes médiévales* de l'Université de Montréal à la *Commission royale d'enquête sur l'avancement des Arts, des Lettres et des Sciences au Canada*, le 23 novembre 1949.

dans l'Europe scientifique continuent d'accumuler l'inventaire littéraire et historique du moyen âge. La position géographique du Canada et un déterminisme de notre histoire nous privent de retrouver dans notre civilisation les manuscrits et les monuments du moyen âge. Nous avons de la sorte plus de liberté pour travailler à l'interprétation doctrinale de l'immense matériel que d'autres ont exploré pour nous. Nous avons conscience que cette fin que nous avons choisie et le service que nous lui assurons consacrent la place et l'originalité de l'Institut dans le monde des études médiévales. Nos relations de voyage et de correspondance ainsi que la collaboration de nos professeurs étrangers nous permettent de suivre dans une information toujours actuelle le progrès et les tendances des études historiques du moyen âge dans le monde, comme elles nous engagent à coordonner notre effort et nos recherches avec les divers milieux scientifiques, d'Europe notamment.

Par l'ensemble de son programme, l'Institut poursuit une fin générale de culture, s'attachant à retrouver et à exprimer la continuité spirituelle de l'humanisme depuis ses origines classiques jusqu'aux renaissances médiévales, malgré la rupture historique des invasions ainsi que la persévérance d'un même héritage spirituel depuis le moyen âge jusqu'à nos temps modernes, malgré les prétentions abusives de la Renaissance et de ses historiens. Par ses méthodes pédagogiques, l'Institut poursuit une fin de spécialisation dans les disciplines historiques, selon la rigueur technique que la science moderne impose à toute recherche objective et sérieuse.

L'objet du présent article n'est pas de décrire le régime pédagogique et universitaire de l'Institut. Notons seulement que les auteurs du rapport, *The Humanities in Canada,* ont jugé ainsi l'*Institut d'Etudes médiévales* de Montréal: *it is a research institute of advanced character* [2]. On voudrait plutôt traiter ici de la fonction positive que les études historiques du moyen âge peuvent assumer dans l'édification d'une culture canadienne qui serait soucieuse de retrouver et d'affirmer son identité spirituelle et historique.

---

2. W. Kirkconnell and A. S. P. Woodhouse, *The Humanities in Canada,* Humanities Research Council of Canada, Ottawa, 1947, p. 122.

I — Moyen âge et Culture

Cette association pourrait paraître illégitime, tant il fut courant, depuis Burckhardt, d'opposer dans une antinomie absolue moyen âge et puissance psychologique de culture, et de rétablir une continuité fictive de l'histoire en raccordant directement la Renaissance à l'Antiquité. On pourrait accuser le nominalisme sociologique qui a permis d'édifier une philosophie des âges de la culture en éliminant systématiquement un millénaire d'histoire et en empruntant ses catégories au domaine très extrinsèque de l'histoire de la philologie latine. Heureusement qu'on a quitté l'illusion de ces relativismes fragiles. Ce n'est pas sans fierté qu'il faudrait noter la contribution généreuse qu'ont apportée les historiens américains à cette réhabilitation du moyen âge dans l'histoire de la culture, dans l'histoire tout court.

1) *Education et culture ou Humanisme.* — Tout en pressentant le péril de côtoyer ici une frontière juridique ou de verser dans l'idéologie, nous croyons devoir maintenir entre éducation et culture une distinction implicite que les faits pourraient bien amplifier. Car, s'il y a, entre éducation et culture, ce rapport permanent que l'éducation pourvoit normalement l'initiation à la culture ; il faut pourtant constater qu'un régime éducationnel peut se donner pour fin de former l'homme en soi, disponible ultérieurement pour n'importe quelle tâche, mais que rien ne limite par avance à une spécialisation déterminée, et alors l'éducation introduit effectivement à l'humanisme ; ou bien un système éducationnel par ses institutions pédagogiques, ou par des déterminismes utilitaires, peut être contraint de former avant tout les spécialistes que réclame une civilisation prodigieusement différenciée et à la technique envahissante, et alors l'éducation sacrifie progressivement l'homme au technicien. Sur cette base la plus empirique de leurs résultats, on pourrait donc dire, dans une approximation légitime, que l'éducation ou l'instruction se doit d'offrir à l'homme tout ce qu'il réclame pour sa propre utilité et pour servir plus efficacement les fins que lui impose son être social : concrètement les besoins de sa famille et de la société. D'autre part, la culture ou l'humanisme

s'adresse à l'homme en tant que personne, lui offrant tout ce qui est requis au plein épanouissement de son humanité d'après ses exigences les plus instinctives et dans le rayonnement de toutes ses potentialités : art, science, philosophie et religion, — dans la présomption qu'une utilité concrète peut découler de cette plénitude de perfection personnelle.

Il y a donc un conflit possible entre les tendances de l'éducation et de la culture : conflit entre utilitarisme social et gratuité spirituelle et personnaliste. De fait, l'histoire de la culture à ses divers paliers témoigne de cette antinomie latente.

Toute l'histoire de la culture gréco-latine, en effet, tient à une tension dialectique entre deux formes d'éducation : l'art oratoire et la philosophie. Ne nous laissons pas abuser par les relations spéculatives et pacifiques que notre enseignement moderne établit entre rhétorique et philosophie. Sans doute, chez les Anciens, l'éloquence représente l'idéal de l'homme cultivé. Mais il faut voir que l'histoire de la rhétorique, à Athènes comme à Rome, est liée au progrès de la démocratie, alors que toute la politique est réglementée par la parole. Ce ne sera qu'avec l'avènement des royautés que la rhétorique passera de la vie réelle au plan de la littérature : les rhéteurs succéderont aux orateurs. Ne versons pas dans l'abus du système : constatons toutefois que les fins utilitaires de la rhétorique, ses fonctions politiques et judiciaires, s'opposent à l'idéal solitaire du philosophe.

Un conflit beaucoup plus profond a déterminé l'histoire de la culture au moyen âge. Cette fois, ce fut la difficulté de concilier une éducation païenne, dont on récupère progressivement toute la tradition pédagogique, avec l'idéal d'une culture chrétienne. Le Christianisme ne pouvait pas accepter sans transposition théologique les solution aux problèmes de la vie et du bonheur que proposait la culture philosophique des Anciens. La tâche et la réussite du moyen âge fut de retenir toutes les virtualités éducatives de la pédagogie et de la culture gréco-latine et de les mettre au service d'un humanisme chrétien.

Notre âge moderne connaît une autre division, parfois plus anar-

chique : les *Lettres* et les *Sciences*. Nous croyons qu'il y a place et fonction pour les sciences dans un humanisme intégral. Sans vouloir déterminer les composantes essentielles de l'Humanisme, on peut penser que l'humanisme hellénistique, en ce qu'il fut trop exclusivement littéraire et idéologique, ne soit pas un idéal absolu ni qu'il doive s'imposer comme norme de toute éducation possible. L'expérience de notre temps nous prévient cependant que les sciences risquent toujours d'être asservies à l'impérialisme de la technique, alors que l'objet même des lettres, — entendons les arts, les littératures et l'histoire, la philosophie et la théologie, — les engagent mieux à maintenir ou à sauvegarder les valeurs personnalistes et sociales de la culture. Serions-nous trop pessimistes en jugeant que dans l'histoire de la culture, c'est notre âge contemporain qui éprouve la plus dure tension entre les exigences utilitaires de l'éducation et les fins absolues de la culture ? D'autre que nous l'ont exprimé pourtant [3]. Il peut même devenir dangereux que le scientisme se substitue à la culture : les lettres elles-mêmes ne sont-elles pas parfois vidées de tout leur contenu humaniste par une technique dévorante et purement utilitaire ?

Or, pour la solution de ce conflit, une solution qui serait autre chose que la suppression de l'un des termes en cause, le moyen âge suggère certaines options spirituelles que nous croyons encore valables et opportunes, et dont la fécondité ne se limite pas à une seule réalisation historique. Une récupération de l'expérience médiévale dans l'histoire de la culture peut être essentielle à un moment où il ne s'agit de rien de moins que de poser les assises d'une culture canadienne.

2) *Culture médiévale : éducation classique et humanisme chrétien.* — On peut discuter ou refuser le titre très suggestif qu'un grand historien américain a donné à l'un de ses ouvrages : *The Renaissance of the twelfth century* [4]. Tout dépend du concept de Renaissance qu'on accepte et des

3. Cf. W. Kirkconnell and A. S. P. Woodhouse, *The Humanities in Canada*, pp. 7 et sq.
4. Ch. H. Haskins, *The Renaissance of the twelfth century*, Cambridge, Harvard University Press, 1933. — Notre *Institut d'Etudes médiévales* a publié sous le même titre, mais sur un objet plus limité, un livre qui fait autorité dans tous les milieux scientifiques où l'on traite de l'histoire de la culture médiévale et de ses institutions : G. Paré, A. Brunet, P. Tremblay, *La renaissance du XIIe siècle. Les écoles et l'enseignement.* (Publications de l'Institut d'Etudes médiévales d'Ottawa, III), Paris-Ottawa, 1933.

prestiges historiques qu'on lui confère. Il faut pourtant rendre compte de cette vérité : les XIIe et XIIIe siècles émergent en histoire comme une glorieuse renaissance : l'âge de la première chanson de geste, du premier fabliau, du premier roman, de la première ogive, de la première commune, de la première université, de la première grammaire, de la première logique, de la première théologie, de la première mystique. « L'architecte, l'imagier et le peintre sont unis au philosophe et au poète, et tous concourent à élever une sorte de cité de l'esprit dont les fondations reposent sur les assises de la vie historique ». Henri Focillon, car c'est lui que nous citons, a raison de nous assurer que « cette puissance de cohésion entre les divers ordres de la recherche et de l'invention est le trait des grandes époques » [5].

Le moyen âge a été une époque décisive dans l'histoire de la culture. Il faut mesurer la densité spirituelle de cette expérience extraordinaire de l'esprit humain qui, parti d'une grammaire, aboutit à une métaphysique. Ce fut une expérience d'humanisme dont tout l'effort fut, pour une part, de retrouver ses sources dans les œuvres et son inspiration dans les *Humanités* de l'Antiquité.

On a tendance à définir l'Humanisme en mettant l'accent sur son élément le plus extérieur, c'est-à-dire sur une forme de culture centrée sur l'étude des littératures latine et grecque. En fait, on ne saurait définir ni l'humanisme, ni le moyen âge, ni la Renaissance par une référence exclusive à l'étude scientifique des littératures de l'Antiquité classique. A cette étude, il faut joindre la prise de conscience des valeurs humaines, d'un idéal de l'homme que proposent ces littératures, ainsi que les transformations psychologiques et morales que subissent ou recherchent ceux qui se consacrent à ces études.

La relation du moyen âge et de la Renaissance à l'Humanisme de l'Antiquité s'explique par un dosage différent de ces deux quantités : étude scientifique des lettres classiques et recherche de leur valeur hu-

5. H. Focillon, *Histoire du moyen âge*, t. VIII : *La civilisation occidentale du XIe siècle au milieu du XVe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1933, p. 419.

maine. Ce n'est pas mépriser les services que les humanistes de la Renaissance ont rendus à la culture occidentale d'exprimer que leur effort a porté sur une redécouverte des monuments littéraires de l'Antiquité et sur une étude philologique et critique des littératures anciennes. On ne peut nier non plus leur effort ambitieux de retrouver l'Humanisme dans les humanités. Mais si l'on abstrait les incidences théologiques de cette recherche, qui n'ont rien à voir historiquement avec l'Antiquité et qu'explique plus immédiatement une réaction contemporaine contre l'état plus ou moins décadent des philosophies et des théologies scolastiques, on est bien tenté de juger que ce que les historiens nous rapportent de l'humanisme de la Renaissance n'est au fond qu'un archéologisme assez fermé, un retour matériel au naturalisme le moins évolué.

Au contraire, au moyen âge et chez les artisans de sa culture. Ceux-ci furent dépourvus de tout esprit critique. Il ne faut pas les en féliciter. Il y aurait lieu toutefois de reviser nos statistiques sur l'état et l'extension du matériel littéraire de l'Antiquité qui était parvenu jusqu'au moyen âge et que les médiévaux ont exploité. Sans doute, un optimisme alarmant invite les grammairiens du moyen âge à mettre sur un plan d'égalité Virgile et Stace, ou Cicéron et Martianus Capella, comme, du reste, leur optimisme théologique les engage à christianiser trop tôt Sénèque et Virgile, à voir en ceux-ci un philosophe ou un prophète déjà chrétiens. Le moins qu'on puisse dire, c'est que leur christianisme ne leur suggérait pas impérieusement de refuser les Anciens. De même on ne pourrait opposer à ce point la psychologie à l'histoire en prétendant que ces médiévaux auraient été complètement insensibles à la beauté littéraire des textes qu'ils lisaient : les intentions et les exemples, entre autres, de Gerbert au Xe siècle ou de Jean de Salisbury au XIIe siècle, nous dissuaderaient d'exprimer de tels jugements, moins sommaires que naïfs.

Quelle qu'ait été la vigueur critique de ces esprits, il faut mesurer dans toute son audace et dans ses risques féconds l'aventure où ils ont entraîné la culture occidentale. Dans les écoles qu'on recommence à édifier dans l'Europe du XIIe siècle après les institutions sans durée du

renouveau carolingien, par la pédagogie essentiellement livresque qui asservit les maîtres à leurs textes, dans l'état d'enfance et dans les requêtes les plus immédiates de la grammaire, les hommes réapprennent les lois les plus primitives de leur esprit dans l'étude de la parole et de sa logique. Ils acquièrent ainsi une discipline de l'intelligence, en même temps que leur curiosité les entraîne à restaurer, puis à exploiter toutes les ressources intelligibles du *trivium* et du *quadrivium*. Leur expérience est assez profonde pour les diviser déjà en humanistes et en antihumanistes.

Quand ils ont éprouvé toutes les recettes de la grammaire, de la dialectique et de la rhétorique, les médiévaux tentent de s'assimiler les données philosophiques morales qu'ils trouvent dans leurs textes de Sénèque et de Cicéron. Par ce détour, le *De Amicitia* de Cicéron fait partie intégrante de l'histoire du mysticisme médiéval. Cette référence inattendue montre à elle seule, — on pourrait le prouver de bien d'autres manières, — que c'est avec une conscience aiguë de ce qu'ils cherchent que les penseurs médiévaux demandent aux Anciens de leur apprendre ce qu'est l'homme. Bientôt, ils l'apprendront plus profondément ; et leur humanisme moral atteindra ses dernières dimensions.

A mesure que l'aristotélisme se répand sur le moyen âge en trois crues successives, les hommes de ce temps découvrent une philosophie de la nature, une philosophie de l'esprit et une métaphysique. On discutera peut-être l'authenticité intrinsèque de cet Aristote que les médiévaux exploitent. Reconnaissons du moins qu'ils l'exploitent dans un discernement des critiques augustinistes et averroïstes et qu'ils n'ignorent ni Themistius, ni Philopon, ni Alexandre d'Aphrodise, qu'en tout cas le moyen âge a parfaitement connu l'Aristote que la Renaissance devait retenir. Or, « quoi de plus grec qu'Aristote ? En mettant l'étude de sa philosophie au programme de toutes les universités, en le faisant lire et commenter par tous ses professeurs de philosophie, en introduisant sa terminologie, et nombre de ses doctrines les plus importantes, non seulement dans sa philosophie mais au cœur de la théologie même, le moyen

âge n'a-t-il pas tenté et peut-être accompli cette grande œuvre : assurer la continuité de la civilisation occidentale, sauver l'héritage de la civilisation antique en incorporant à la morale chrétienne tout ce qu'elle pouvait en assimiler ? Pourquoi ne prendrions-nous pas acte d'un tel fait ? Avoir introduit dans la conscience occidentale l'*Ethique à Nicomaque* et l'idéal moral qu'elle apportait, c'est peut-être avoir fait autant pour assurer l'influence de la pensée hellénique que d'avoir découvert et traduit Sophocle et Thucydide. Mais ne cherchons pas à peser les services ; disons simplement que celui-là en fut un, et qu'à moins de fausser systématiquement l'histoire, c'est le moyen âge qui nous l'a rendu » [6].

Telles sont les références historiques de l'humanisme médiéval. Il y a là une expérience humaine dans l'histoire de la culture qui vaut par elle-même, par son audace, par ses conquêtes et par sa tradition. Il ne s'agit pas, sous la pression d'une apologie du moyen âge, de vouloir éliminer la Renaissance ou de renier ses apports au patrimoine historique de la culture. Il s'agirait peut-être, avant tout procès ou du moyen âge ou de la Renaissance, d'assumer tout le capital culturel de l'Humanisme « ne le réduisant pas au culte de la forme pour la forme, ce qu'il n'a jamais été. n'en éliminant pas le culte des idées, dont il ne s'est jamais séparé ». L'Humanisme ainsi restauré dans son contenu et dans ses droits, il deviendrait assez vain de se demander si un humanisme sans philologie est préférable à une philologie sans humanisme.

II — Institut d'Etudes médiévales et Culture canadienne

Nous croyons que la culture, en son état moderne, serait appauvrie si elle refusait de se reporter à l'expérience du moyen âge. Le moyen âge est en lui-même un objet autant qu'un moment de la tradition culturelle

6. E. Gilson, *Philosophie médiévale et humanisme*, Communication faite le 24 avril 1935, au Congrès Guillaume Budé, Nice, 1935. Voir du même auteur, *Humanisme médiéval et Renaissance*, Conférence faite le 5 nvembre 1929 à l'Institut scientifique Franco-Canadien de Montréal, dans *Revue trimestrielle canadienne*, mars 1930, pp. 1-17 : « Si donc l'on admet que, par delà l'Humanisme de la lettre et de la forme, il y a un humanisme de l'esprit, avec tout ce qu'il implique de confiance dans la stabilité, la valeur, l'efficacité de la nature et de l'homme, on ne peut plus méconnaître qu'en assimilant Aristote le moyen âge assimilait l'hellénisme même dans ce qu'il a d'éternellement valable et opérait une révolution bien plus profonde que celle de l'art d'écrire, une révolution dans l'art de penser ».

dans l'histoire de l'homme. Aussi bien, il importe à l'intégrité de la culture au Canada que les médiévistes, par un effort sincère de dépasser les frontières techniques de leur spécialité pour en libérer les valeurs spirituelles permanentes, sans céder pour autant aux compromissions d'une vulgarisation prématurée, raccordent les résultats de leurs recherches aux principes universels de l'Humanisme. A ce titre, nous croyons que le Canada peut se féliciter de compter deux institutions d'enseignement supérieur, consacrées aux études médiévales : le *Pontifical Institute of Mediaeval Studies* de Toronto et notre Institut de Montréal. Par eux, la culture canadienne obtient une présence dans le monde international des recherches historiques. Par eux, le Canada a ses représentants à la *Mediaeval Academy of America*. Par eux, le Canada, de préférence même aux centres universitaires américains, est devenu un lieu de rencontre des plus réputés des médiévistes européens. Du reste, les étrangers eux-mêmes témoigneraient au besoin que le moyen âge représente un objet de culture. L'estime qu'il porte à notre Institut, l'aveu qu'ils en font en recensant ses travaux, les requêtes de personnel et de matériaux que lui adressent certaines institutions universitaires d'Amérique et d'Europe prouvent bien que l'Institut détient certaines valeurs de culture auxquelles le Canada lui-même ne saurait rester étranger.

1) *Problèmes d'une culture canadienne.* — Nous croyons en outre que des affinités plus intimes devraient engager notre culture à se reporter plus concrètement à l'expérience des renaissances médiévales.

Voyons les conditions temporelles et spirituelles où se pose pour nous le problème d'une culture canadienne. D'abord, depuis vingt ans, plus profondément depuis la dernière guerre, notre pays éprouve une crise de croissance vers la maturité politique. C'est même en parvenant à cette majorité que le Canada prend conscience d'une étape décisive de sa vie spirituelle et que se pose pour lui, et inévitablement, le grave problème des besoins, de l'orientation et de l'identité de sa propre culture.

Il y a plus. L'histoire du Canada associe dans un même idéal politique les descendants de deux grandes races : des Anglais et des Français.

Que nous le voulions ou non, — et tout nous interdit de ne pas le vouloir, — nous sommes faits pour vivre ensemble en ce pays, et nous sommes engagés ensemble dans un même destin historique. D'autre part, Anglais et Français, nous maintenons et nous devons maintenir une fidélité jalouse à chacune de nos traditions culturelles. C'est un privilège bien rare qu'un même pays puisse ainsi se rallier à la fois à deux cultures unies dans leurs origines et dont la permanence n'a jamais cessé d'enrichir l'humanité. C'est aussi un bénéfice inappréciable que deux groupes ethniques aussi homogènes que les nôtres soient invités à échanger leurs richesses spirituelles, dans l'attrait d'un respect mutuel et dans l'intérêt d'un capital commun. Nous croyons que la loi de ces deux rapprochements devrait être plus impérieuse que toutes les divisions que peuvent entretenir des souvenirs ou des fatalités historiques. C'est aussi notre conviction profonde que nous parviendrons plus tôt à l'union par des avenues spirituelles, par la culture plus efficacement que par la politique.

La culture n'acquerra son identité propre au Canada que dans la tendance à réaliser une alliance entre le génie saxon et anglais et le génie latin et français. De part et d'autre, nous avons dépassé l'ère d'un colonialisme culturel. Sans verser dans des polémiques récentes qui, à notre avis, eurent le tort d'identifier trop exclusivement la culture avec la production littéraire, nous croyons que nos deux cultures, par une loi spirituelle de vitalité autant que par des déterminismes géographiques et historiques, sont parvenues à une maturité capable désormais de s'affirmer elle-même. La culture des Canadiens anglais n'est plus authentiquement la culture anglaise ni la culture des Canadiens français la culture française. Une permanence de la langue maintient sans doute les références historiques et spirituelles de chacune de nos cultures à leur lieu d'origine. Mais les conditions concrètes de notre vitalité et de notre survivance autant que l'éloignement géographique et psychologique des capitales spirituelles de nos deux cultures, d'autre part notre rapprochement historique et politique en terre d'Amérique ne pouvaient pas ne pas

estomper sérieusement l'individualité nationale des génies dont nous sommes les héritiers.

Cette métamorphose était prérequise à l'établissement d'une culture propre aux Canadiens. L'autonomie permanente d'une culture à l'image de notre personnalité nationale ne pourra être définitivement conquise que par l'influence et l'attraction réciproque des génies de nos deux races. Aucune loi ne peut être imposée à la liberté de cette immanence spirituelle, et il serait vain d'en vouloir prévoir le mouvement et les conditions physiques.

Enfin, nous sommes engagés dans l'orbite d'une puissante attraction. La culture américaine séduit bien des intellectuels canadiens. Nous ne pensons pas un instant que la culture américaine ne soit que scientifique. Mais il n'est pas sûr, non plus, que la culture de nos voisins ait surmonté efficacement un conflit aigu entre les humanités et les exigences de la spécialisation technique dans un âge de l'industrie. De toute manière, quelle que soit la synthèse que la culture américaine ait pu réaliser, il nous apparaît que celle-ci a acquis une identité, pour ainsi dire autochtone, en tout cas incommunicable dans son fond, supposant une rupture historique avec l'Europe sous la pression de requêtes politiques et idéologiques complètement étrangères à l'histoire du Canada.

Or, nous croyons que l'Institut d'Etudes médiévales, par la culture même qu'il répand, a un rôle à remplir dans l'édification d'une culture canadienne, qu'il peut aider celle-ci à trouver sa réelle identité malgré ou par delà les déterminismes qui l'affectent et que nous avons brièvement recensés.

2) *Rôle de l'Institut dans l'édification d'une culture canadienne.* — Qu'on veuille croire que nous n'avons pas la naïveté de rêver d'un nouveau moyen âge. Nous sommes engagés avec trop de réalisme dans l'histoire pour en répudier les progrès. Mais l'histoire elle-même suggère certains parallélismes que la même attitude optimiste nous prévient d'écarter.

Nous nous gardons d'insinuer que la culture au Canada n'aurait pas encore dépassé son âge carolingien. Il reste cependant que, même si nos

institutions d'éducation sont contemporaines de nos origines, les besoins et les organismes de diffusion d'une culture propre sont des initiatives, sinon nouvelles, du moins récentes au Canada. Or, le moyen âge lui-même a restauré en Occident la tradition classique de l'humanisme, à un moment où il fallut, sinon tout créer, du moins tout recommencer. Pourquoi l'état d'enfance ou de jeunesse de la culture canadienne ne gagnerait-elle pas à se référer à une expérience culturelle passée, vécue elle aussi dans les indéterminations originelles d'un état d'enfance, de renouveau et dont l'évolution rejoint la structure historique de notre communauté nationale ? Il n'est pas jusqu'à un régime commun d'éducation qui ne nous y invite. Gardons-nous, en effet, d'oublier que l'expérience médiévale a finalement instauré sa tradition culturelle dans un système d'éducation entièrement original, inconnu de l'Antiquité classique, mais qui maintient des prolongements historiques et institutionnels jusqu'à nous : l'*Université*.

D'autre part, la culture médiévale, objet des études de l'Institut, est une source commune des deux traditions culturelles de ce pays. Elle est antérieure aux nationalismes qui divisent et opposent. Elle est même antérieure aux divisions plus profondes qui ont déchiré la Chrétienté.

Or, nous croyons qu'au moment où se posent les problèmes d'une harmonie et d'une synthèse vivante de nos deux traditions culturelles, il devient particulièrement nécessaire et qu'il peut être éclairant de retrouver dans tout son réalisme et dans ses réalisations les plus fécondes un état historique où ces deux traditions étaient unies dans une même communauté spirituelle. Même l'universalité propre au moyen âge et le caractère international de l'Université de Paris au XIIIe siècle seraient ici bien suggestifs pour définir les dimensions de notre culture en rappelant opportunément l'exemple et les fruits d'une coopération intellectuelle que l'on s'efforce aujourd'hui, et si péniblement, de rétablir parmi les peuples du monde. Ainsi apparaît plus prévisible ce que pourrait apporter à la culture canadienne une promotion des études médiévales.

Enfin, la culture canadienne, en se référant à l'expérience médiévale, ne pourrait plus éviter d'apprécier à leurs justes mérites les valeurs littéraires et philosophiques de l'humanisme. Par là, nous pourrions affirmer l'originalité native de notre culture contre les sollicitations de la civilisation américaine et nous libérer d'un pragmatisme trop matériel. Par là, le Canada se rallierait plus étroitement à sa double tradition européenne. Nous croyons invinciblement que l'originalité de la culture canadienne ne pourra atteindre toutes ses dimensions spirituelles que par une telle fidélité à notre vocation historique. C'est ce que les études médiévales peuvent rappeler opportunément. Pour ce seul service, elles auraient droit à leurs institutions propres, au Canada.

En ce qui nous concerne, tels sont les buts que nous assignons à un enseignement de l'histoire du moyen âge aussi poussé qu'il est permis, avec une rigueur scientifique de méthode et de recherche ennemie de toute compromission comme de vain opportunisme apologétique, avec une sérénité optimiste et le désir de retrouver les sources traditionnelles de notre culture, avec cette foi invincible que la primauté de l'esprit doit être maintenue dans l'histoire de l'homme.

Th.-André Audet, O. P.

Ringuet et le contexte canadien-français

La matière est riche : un gros village québecois autour de 1900 ; une enfance et une jeunesse dans cette atmosphère ; un héros plein de possibilités ; Montréal de 1914 à nos jours ; une arrivée dans la grande ville ; la conquête d'une fortune ; l'accession aux frontières de la bourgeoisie ; une fatigue ; une réussite compromise ; une suite amorcée. Avec des variantes secondaires, l'histoire de la plupart de nos familles bourgeoises, crus sociaux à peine fermentés, est conforme à ce schéma et surgit d'éléments analogues. Il suffit de penser aux différents contextes pour entrevoir un thème extraordinairement substantiel. C'est une chaîne capitale, apte à s'intégrer une infinie diversité de trames et capable de rendre compte à elle seule d'une somme immense de nos réalités. Nous croyons de plus en plus que sur un canevas semblable à celui du dernier roman de Ringuet s'inscrira naturellement notre future comédie humaine.

Nous ne prétendons pas enfermer le romancier dans ces perspectives, si amples soient-elles ; d'autres romans sont évidemment nécessaires et souhaitables, et qu'importe le sujet en art ? Mais ceux dont l'intention (ne commence-t-elle pas à se faire jour ?) va outre à l'instant ou à quelque localisation précise, ceux qui désirent rendre compte d'un ensemble très étendu dans le temps et dans l'espace, verront les éléments de leur matière converger et se résoudre, après toutes sortes d'écarts, de hauts et de bas, en une certaine courbe ascendante, encombrée, fortement caractérisée, presque obligatoire, car le registre de notre dynamisme est forcément modeste. Qu'on oriente son regard dans la direction de la vie, c'est-à-dire vers nos réalisations supérieures, on touchera le terme actuel de notre évolution, le but conscient ou inconscient de toutes nos ascensions. Quel est-il ? La bourgeoisie entendue dans un sens très accommodant. Le mieux-être n'aboutit guère à autre chose chez nous et l'être-bourgeois contient à peu près tout ce que nous avons acquis de « mieux » et lui donne forme, dans tous les ordres et toutes les disciplines imaginables. Il n'importe guère que la bourgeoisie comme style social soit condamnée

et se modifie déjà rapidement : elle restera jusqu'à sa totale abolition la norme et la scène principale de notre petit drame (le plus grand intérêt réside là où il existe le plus de conscience et d'achèvement, chez nous, monopoles bourgeois). Disparaîtrait-elle demain que l'histoire resterait à raconter de la constitution de ses variétés, de l'interdépendance de celles-ci et de leurs rôles culturels. Au seul point de vue behaviouriste, cette matière est passionnante. Rien de statique, du mouvement partout ; sur un arrière-fond de campagne encore neuve, des départs, des montées, des reculs, une bousculade, une mésalliance générale qui fait penser à un inceste universel tellement tout ce monde est parent. Des millions de tiges qui se partagent quelques milliers de racines ! Et ces parentés, à quels itinéraires surprenants elles invitent ! Elles tissent un réseau de liens indéniables entre les villas les plus chics, les plus haut juchées, et les faubourgs les plus crasseux et les hameaux les plus isolés. Tel qui hésite à donner sa fille à un fils de paysan devenu industriel ou avocat, est lui-même fils ou petit-fils de cocher. Les physiques sont merveilleusement indiscrets : une belle peau transparente et lisse, des yeux superbes, mais un cou de vache ; une tête de patricien, mais des battoirs pour mains ; un visage fin, mais une nuque creuse, dure et tendue où flamboie encore le soleil des moissons ancestrales ; des délicatesses qui sont des épuisements, des vertiges, et qui attendent mort et résurrection de quelque taurillon à l'herbe pour l'instant. Quoi de plus plaisant que le snobisme de cette roture « bien élevée » ? Quoi de plus excusable que les fiertés de ces manants « à l'aise » ? La conquête n'est pas tellement assurée, ni si exclusive, qu'on se puisse passer de vigilance, de pipage et de morgue.

Aussi, ne saurait-on voir ici le pendant des grandes bourgeoisies française ou anglaise : la nôtre, bon gré mal gré, est fille publique : elle reçoit énormément, mais ne tient pas salon et n'a pas son jour ; on arrive chez elle sans s'annoncer : chacun n'est-il pas chez soi ? Il lui manque invariablement quelque chose pour être la vraie : ou la fortune, ou l'ancienneté, ou les traditions, ou la culture. Telle qu'elle se présente chez nous dans son devenir (qu'elle n'aura peut-être pas le temps de mener à

terme), c'est autour de l'« instruction » qu'elle se constitue surtout ; parfois la fortune, à condition de durer le maximum de temps alloué par les notaires désabusés, lui confère à elle seule des apparences sérieuses. Mais le « cours », ou quelque discipline humaniste équivalente, est la clef finale de l'accomplissement : qu'on entre par la cave, le hall ou le toit, il la faut. Pourvu qu'il ne rétrograde pas, le bachelier est déjà à demi bourgeois et ses possibilités d'entrée sont sûres et variées. Question de temps et de vitalité, règle générale. Cela fait une bourgeoisie plus « petite » que « grande », multiforme, remuante et mêlée ; de toutes ses sections, le clergé constitue la mieux assise, et il y a la médicale, la chicanière, la financière, la commerciale, l'artiste, l'intellectuelle, chacune plus ou moins en danger de succomber à de nobles tentations. On les rencontre aisément les unes et les autres, car le dénominateur est commun et elles ne peuvent s'exclure sans périr. Une brève tournée de quelques lieux et on a vu « tout le monde ». La convergence spirituelle et spatiale est inévitable en raison de notre petit nombre, de l'étroitesse de notre milieu et de la rareté des auges où s'alimenter. Les distinctions sont apparentes, ou bien arbitraires, ou très fragiles. Rencontre-t-on chez nous des exemples de véritables couches bourgeoises capables de subsister d'elles-mêmes et d'échanges choisis et, advenant l'intrusion d'un élément étranger, prêtes à une assimilation complète ou à une mutation supérieure selon le besoin ?

Il ne s'agit pas d'un ensemble de corps organisés en voie de développement harmonieux, mais d'une agglomération et d'une ruée. Sauf en un petit nombre de cas isolés, tout arrive en quelque sorte pour la première fois ; on ne continue pas, on inaugure, on conquiert, on s'habitue, on s'acclimate, on se confirme désespérément. On cherche des traditions, on en invente, ou on les remplace par des attitudes et des prétentions d'occasion : reste toujours, quelle que soit la façon dont on parvienne, une fois acquise la souplesse initiale que confèrent la gymnastique sociale, les premières lumières et les loisirs indispensables, reste à éveiller sa conscience et à donner le jour à sa liberté. Sans pourtant tout récuser et

se renier soi-même, voilà qu'on redevient pionnier (ce sera longtemps une fatalité américaine) et qu'on se remet à essoucher autour de soi. Cette fois les souches s'appellent pères, mères, frères, sœurs, oncles, tantes, patrons, maîtres, pasteurs, opinions, certitudes, croyances, sécurités, frousses et tabous. Tandis que la bousculade se poursuit, c'est ce à quoi nous assistons aujourd'hui, c'est la limite actuelle de notre évolution et du sujet que nous envisageons : notre regard ne peut aller plus loin sans perdre contact avec la réalité. L'intérêt prodigieux de notre ligne de vie ! Nous nous accomplissons, nous devenons quelqu'un, puis un homme. Et nous le savons, nous avons la conscience antérieure, le mètre et le critère d'un incomparable héritage. Nous ne croissons pas dans les ténèbres, nous mesurons notre croissance en pleine clarté. Quelle clarté !

Interviennent ici les grands contextes de notre comportement. Un seul mot les résume : l'Europe. En effet la principale caractéristique de notre peuple n'est autre qu'une parenté européenne au premier degré, laquelle réunit le faisceau complet des conjonctures historiques de notre formation et de notre évolution. Ceci reconnu — chose au premier abord inconcevable, certaines gens veulent faire pâlir le soleil avec une chandelle — notre originalité nous apparaît dans sa fascinante réalité, environnée d'harmoniques et de prolongements indissociables et combien féconds ! Le reste du continent se comprend d'ailleurs de la même façon : les Amériques sont une invention, une postérité de l'Europe et par rapport à l'Europe les sociétés américaines sans exception sont des fœtus marsupiaux, inégalement développés mais tous fixés à la mamelle. Nous autres Américains, nous n'avons réellement en propre que la géographie. Nonobstant l'hérédité européenne, une différenciation irrésistible est amorcée qui se produit sur tous les plans à la fois. Nous œuvrons lentement notre différence, nous nous façonnons graduellement une identité nouvelle. Au Canada, pas de prestiges pour égarer et séduire le regard : cela s'impose durement à l'esprit. A la lumière de cette constatation, beaucoup de choses qui nous paraissent souvent drôles prennent un sens grave

et s'expliquent aussi sérieusement que possible. Le Canadien français évolué que nous imaginons maintenant est un personnage tragique.

L'itinéraire social de Michel Garneau nous a tout naturellement entraîné à ces réflexions. Nous ne croyons pas avoir forcé les choses en exprimant les échos qu'il soulève en nous : Ringuet lui-même en éveille un grand nombre et son sujet le porte à fureter à peu près partout dans notre demeure. Voyons dans *Le poids du jour* ce que l'auteur a rapporté de cette exploration.

La malédiction d'un don pèse sur Michel Garneau. La poésie l'habite qui jaillit de lui en musique, mais l'enfant grandit dans un désert humain où rien ne répond à son chant, sauf la curieuse joie de sa mère. On croit tenir l'essentiel du drame : quoi qu'il arrive à Michel, le milieu lui fera payer cher sa différence. Les choses s'annoncent sur un plan élevé et comme à l'orgue, avant l'exécution de quelque noble composition, on compte que la registration sera à la hauteur. Hélas ! Attente illusoire : les premiers événements réduisent toute la donnée aux proportions d'une longue anecdote. On ne sortira plus de cette ornière.

Hélène Garneau sent déjà l'amante autant que la maman : elle a le regard en dedans et elle caresse un peu trop bien son fils. Le parrain n'a pas la bobine très catholique et le mari boit comme un cocu. Nous sommes fixés. La carrière symbolique de notre musicien ne durera pas ; voici bientôt le violon en miettes et le symbole aussi. Après le violon, adieu au *père* de Michel, débité par un train (depuis Urie, ces encombrants exercent ordinairement des métiers dangereux). Le providentiel *oncle* Lacerte, maintenant installé à Montréal, arrange les choses si bien que durant notre long séjour à Louiseville nous serons sans inquiétude. Michel entre à la banque, manipule sous et billets que c'est merveille de le voir, et découvre la *belle balance* de sa mère, ce qui nous comble d'aise. Hélène est devenue modiste et coiffe poétiquement les commères du village ; les exigences de son « commerce » la conduisent à Montréal chaque semaine. C'est tout à fait compréhensible et la fréquence est normale.

Michel vieillit, gagne plus. Sa mère aussi. La notairesse provoque jusqu'au vertige le jeune homme qui ira ensuite tâter l'amour chez une Georgette, laquelle lui « donnera » surtout des mauvaises pensées. Episodes qui n'ont rien de troublant, mais ce n'est pas en vertu du détachement créateur. On nous présente plusieurs notables que nous ne connaîtrons pas. Quant à Zéphirin Legendre, le sage du village, il est laïque au point qu'on aurait envie de lui envoyer les bustes de tous les auteurs défendus ; inoffensif, il ne fera perdre la foi à personne. Et il y a des élections qui ne sont pas celles d'Eatanswill. Et Louiseville n'est pas Chaminadour.

Bref, Mme Garneau meurt, ayant tourné à la dévotion, et Michel, ayant pleuré sa mère, va à Montréal en vue de son avancement. Il découvre un « parrain » calamiteux. Sans exagération. Notre héros ouvre le fatal album ; quelques photos, des dates, un rapide calcul, addition, soustraction, somme : il est bâtard en majuscules. En substance : ma mère soyez maudite ; mon père je vous renie ; pitié pour les Ludovic, etc. Vous croyiez ces vieux ressorts aplatis ? Erreur, ils se détendent et vous catapultent Michel à la tête d'une industrie et aux frontières de la bourgeoisie, avenue Bernard, Outrement, P. Q. aux *Antipodes.*

Le petit commis de banque est devenu Robert M. Garneau et a résolument tourné le dos à Louiseville. Ici on se sent frustré. Elle n'offrait donc pas d'intérêt l'ascension de Garneau ? Le fait accompli d'une transformation l'escamote. Vains regrets, poursuivons. Le passé est liquidé, la vengeance compensatrice a pris forme. Robert M. Garneau va montrer qu'il est un dur de dur. Entre autres occasions : quand il refuse de reconnaître son père en la personne d'un clochard crevé ; il ne lui rendra même pas anonymement les derniers devoirs. L'auteur place feu Lacerte sur les infatigables ressorts du bon vieux mélo et le séducteur finira sur une table de dissection à l'Université.

Une grande ville offre plus de ressources que la province ; il y a plus de monde et les événements sont plus considérables. Mais deviendrons-nous les intimes de ces citadins ? Non, nous ferons des visites. Ces

événements, allons-nous les vivre ? Non, auraient-ils l'ampleur de la catastrophe financière de 1929 que nous les lirons comme nous feuilletons de vieux journaux. Nous brasserons des affaires, nous alignerons des chiffres, nous jouerons notre va-tout sans la moindre angoisse. Nous achèterons des livres sans rien découvrir, nous entendrons des disques « classiques » sans migraine et nous nous rendrons aux concerts symphoniques sans rencontrer Mme Verdurin. Nous irons à certain club de golf faire sans rire de fort plaisantes connaissances.

Robert Garneau touche assez tôt son plafond. Il ne parviendra pas à la fortune ambitionnée ; des émissaires du passé le rejoignent qui sauront se faire agréer ; il mollit, il recule. Il perd sa femme ; son fils tourne mal ; sa fille tourne si bien qu'elle l'achèvera en quelque sorte dans une poisse de bonté. Une dernière fois les choses s'arrangent ; la fée Jocelyne remplace avantageusement le parrain aboli et on va habiter à St-Hilaire un *Nid* dont toutes les brindilles sont nommées à mesure qu'on l'aménage. Robert M. Garneau se soumet ? Il nous paraît malade : c'est le docteur qui le dit. Enfin, nous avons plus l'impression d'une victoire de la sentimentalité que d'une réconciliation avec soi et le monde. Et le violon ? Les petits-enfants de Garneau le remplaceront. Ce qui fait qu'on ne croit plus du tout à la musique intérieure de ce héros et qu'on oublie son ressentiment.

Nous fermons le livre comme dans la vie réelle nous arrivons au terme d'une de ces journées ordinaires, entièrement remplies de quotidien, minutieusement vécues, étales, dont le souvenir — si on y tient et pourquoi y tiendrait-on ? — peut ramener tout, pensées, gestes, actions, une de ces journées sans visitation, sans résonance spirituelle, sans rédemption.

Le poids du jour, un énorme effort, une immense déception. D'un bout à l'autre nous côtoyons la vérité profonde sans jamais y pénétrer ; nous revenons avec une moisson d'apparences, d'apparences exactes, nous le reconnaissons volontiers et c'est un des mérites de Ringuet d'en avoir relevé un si grand nombre et tant de capitales. Peu de choses dans le comportement de nos gens échappent à son regard. Nous ne songeons

pas à chicaner ce clinicien sur le syndrome qu'il nous expose, mais nous nous attendions qu'il aille au delà de la symptomatologie. Tout est précis, tout est juste, tout est conforme ; les points sont mis sur tous les « i » ; tout est identifié, relevé, expliqué, décrit, tout est « bien ça ». Et rien ne vit. Aucune magie, aucun relief, pas d'atmosphère, une seule dimension. Un compte rendu, des photographies. C'est pourquoi à mesure que les choses sont nommées, elles sont anéanties aussitôt reconnues. Elles manquent de l'essentielle déformation esthétique. Quant aux personnages, aucun d'eux ne nous trouble, aucun ne sollicite notre attention ; jamais ils ne nous surprendront. Ils n'ont ni âme ni prolongements. Leur créateur les aimait-il ? Pourtant, comme ils étaient bien placés pour s'imprégner de réalité, de surréalité, et prendre leur pleine charge d'humanité ! Hélène méritait mieux qu'une pâle esquisse et de rares insinuations sur sa complexité ; elle eût été aisément surprenante et attachante. Jocelyne aurait mérité moins de « bonté ». Lacerte, on voudrait l'envoyer à Balzac. Le notaire Jodoin et sa femme, combien eût été savoureuse leur fréquentation ! Michel, nous l'imaginions dès le début au centre même d'une vaste épopée sociale ; les valeurs supérieures de notre société convergeaient toutes vers lui : il avait ce don qui eût d'une complexité tellement riche et vivante complété le drame de sa montée ; il entrait en scène à un moment de choix ; les plus hauts d'entre nos mobiles le guettaient partout. Cent fois l'occasion se présente à l'auteur d'ouvrir les digues qui retiennent une mer d'humanité. Le vaste essentiel n'est pas admis, une petite particularité interviendra à sa place : pour dramatiser une carrière qui en soi est une aventure de premier ordre on aura recours au mélo. Certes une ascension comme celle de Michel peut viser un but secondaire, obéir superficiellement à des motifs sans envergure, mais outre que le cas s'accompagne nécessairement d'un contexte urgent, comment un écrivain de la taille de Ringuet a-t-il pu se contenter d'aussi pauvres déterminations ? Elles ne peuvent plus nous émouvoir et elles ne sont plus intéressantes. Dans ce que la vie quotidienne offre à l'observateur, il y avait de quoi choisir un point de départ susceptible de correspondre

aux implications de l'histoire de Michel. Le registre de l'œuvre en est déplorablement abaissé : maints passages pourraient être signés Magali ou Delly. Ecrit avec une assurance de drapier déroulant une longue, longue pièce, le récit dure longtemps, longtemps sur le ton d'un roman feuilleton. Le style est terne, sans sursauts de vigueur et tout à fait dépourvu de cette netteté de trait propre aux eaux-fortes de *30 arpents*, sommet initial que Ringuet n'a jamais ni dépassé ni rejoint.

Poète, Ringuet n'eût sans doute point succombé à la tentation d'une dramatisation si extérieure, si facile et si vaine. Il n'eût pas invariablement manqué son rendez-vous avec l'essentiel et la profondeur. Il n'est pas poète et sa sentimentalité compromet son réalisme, voile sa note juste, exacte. Encore une fois son thème contenait tant de virtualités qu'il exigeait d'être développé et varié autrement que d'un seul doigt ; le doigt virtuose d'un Sinclair Lewis n'y eût d'ailleurs pas suffi : il fallait le magistral contrepoint d'un Henry James.

Le cas du *Poids du jour* ne s'explique cependant pas que par Ringuet. Nos lettres sont presque entièrement faites d'échecs analogues. La plupart de nos romanciers atteignent très souvent du premier coup une hauteur respectable qu'il approcheront rarement ensuite ; ils se répètent, ils piétinent, s'affaiblissent, ou se taisent. Tous ensemble, les meilleurs dans leurs meilleures œuvres, se rencontrent à un certain niveau, jamais dépassé, et ils constituent une moyenne de réussite invariablement inférieure à ce qui serait un comble, une plénitude. Rien ne laisse prévoir que ces fusées, au lieu de jeter leur bref éclat au bout d'un court élan, échapperont bientôt à la gravité pour une carrière éternelle, classique. A cette heure, on ne saurait l'espérer d'aucun nom connu.

A cela nous ne voyons pas d'autre explication que le contexte même dont le roman de Ringuet est dépourvu. Notre situation est singulière : nous disposons de l'héritage humain le plus complet qui fût et nous n'habitons pas en lui. Si bien rentés que nous soyons, nous sommes ailleurs et occupés à une différenciation profonde qui, au regard élevé de l'histoire, est excessivement rapide. Les loisirs et la fermentation inconsciente d'un

lent moyen âge ne nous ont pas été donnés. Les biens de la famille Europe hâtent merveilleusement notre développement, mais à mesure que nous devenons autres nous échappons à la continuité européenne et les valeurs reçues s'entachent subtilement de caducité, car nous avons inauguré une autre expérience. Sous quelle lumière sommes-nous forcés de grandir et d'agir, disions-nous plus haut ! Elle nous est une nécessité, un salut, une paralysie, une tentation tout à la fois. D'autre part, rien ne remplacera notre expérience. Or notre expérience propre est petite dans les trois ordres de l'être, de l'avoir et du faire. N'ayant même pas terminé l'occupation de notre milieu naturel, longtemps repliés sur nous-mêmes par les exigences de la survivance, comment serions-nous libérés des réalités immédiates dont nous émergeons à peine ? Comment les dominerions-nous déjà ? Serait-il déjà possible de prendre les distances nécessaires à la création authentique ? C'est une question d'être ; nous ne *sommes* pas assez, nous n'existons pas assez distinctement.

Les consciences intérieurement libérées sont de plus en plus nombreuses parmi nous ; on s'étonne que les fruits de leur labeur soient si pauvres : outre qu'elles sont souvent épuisées par l'ouvrage même de leur propre libération (nos révolutions sont toutes personnelles et affreusement solitaires), elles s'exercent sur une matière inachevée, insaisissable en sa totalité parce que pas entièrement en acte. Cette vision de notre identité en gestation nous donne notre âge réel. Dans l'ordre humain, pas de maturité sans la confirmation de l'acte suprême de liberté, la re-création du monde.

En ce moment nous nommons les choses sans leur donner vie, sans leur rendre une vie autonome ; nous dessinons les contours des individus sans révéler le mystère personnel. Nous essayons constamment. Aussi pouvons-nous dire, en reprenant un mot de Montaigne, que nous sommes capables de beaucoup d'essais mais de peu d'effets. Jusqu'ici l'œuvre de nos romanciers consiste à dresser des inventaires. Ringuet vient d'en faire un des plus considérables. Combien ne faut-il pas lui en savoir gré ! Nous nous acheminons ainsi petit à petit vers une libération définitive en

disant : voici, voilà, il y a ceci, il y a cela. Le public vérificateur peut s'écrier de plus en plus fréquemment : c'est bien cela (et on sait avec quelle satisfaction généreuse il vient justement de le dire). Quand nous saurons tout ce que nous avons, nous referons tout. Pour vrai...

La tâche écrasante de nos romanciers ! Attachés à la plus explicite des disciplines artistiques (toujours la dernière « arrivée », ce que les premiers romanciers européens ignoraient bienheureusement), ils doivent souvent se dire : je fabrique nécessairement des pièces d'archéologie, je suis enfermé dans une sorte de protohistoire littéraire ! Nos entêtements et nos persévérances sont d'autant plus admirables et précieux, nos désespoirs et nos rages vaniteuses d'autant plus compréhensibles.

Une loi de vie s'impose à nous, inflexible : Rabelais, Montaigne, Racine, Molière, Stendhal, Balzac ont beau être nos ancêtres, il va falloir tout expérimenter par nous-mêmes, tout, si rapidement que ce soit. Nous n'avons pas encore supporté le poids du jour et nous avons affaire à un maître qui n'est pas celui de la parabole : nous ne serons payés que demain soir.

Jean Le Moyne

Les poésies complètes de Saint-Denys-Garneau

On a commémoré le 24 octobre le sixième anniversaire de la mort de Saint-Denys-Garneau dont les « Poésies complètes » viennent de paraître dans la belle collection du « Nénuphar » des Editions Fides. Les rares lecteurs qui ont connu et aimé « Regards et jeux dans l'espace », le seul recueil paru du vivant de l'auteur, attendaient la publication des poèmes posthumes comme on attend le retour d'un ami, sans doute avec une joie mêlée d'inquiétude.

Saint-Denys-Garneau avait laissé ses amis connus et inconnus sur une impression magnifique mais difficilement définissable. Son mince recueil se terminait par un bref poème, « Accompagnement », qu'on a souvent commenté et reproduit, mais, semble-t-il, sans chercher à découvrir le fond de sa pensée. Voici qu'une cinquantaine de poèmes viennent définir cette impression, prolonger l'expérience intérieure, dont « Accompagnement » ne marquait qu'une étape, et nous livrer en même temps que le vrai visage de la poésie de Saint-Denys-Garneau le sens profond de sa vie.

Après une longue fréquentation, ces nouveaux poèmes de Saint-Denys-Garneau ne sont plus de simples textes mais, chacun, une parole vivante dont l'accent importe plus que le sens et qui nous révèle plus que des intentions, plus même qu'une pensée, le désir profond d'une âme et le secret d'une destinée humaine au moment où elle s'accomplit.

Le lecteur le moins perspicace verra que ces poèmes ne sont pas de simples divertissements. D'ailleurs la vraie poésie n'est jamais un divertissement, malgré les apparences, et elle nous introduit, insensiblement ou brutalement, dans un mystère qui est celui de toute destinée humaine et où se découvre le vrai sens de notre vie si nous avons le courage de garder les yeux ouverts.

Nous parlions du dernier poème de « Regards et jeux dans l'espace », « Accompagnement ». Il serait bon d'y revenir car il occupe une place

centrale dans l'œuvre de Saint-Denys-Garneau. Il suffit de citer le premier vers « Je marche à côté d'une joie... » pour que les autres nous reviennent aussitôt à la mémoire.

Savons-nous s'il rejoindra jamais cette joie ou s'il doit s'avancer dans un désert, toujours plus loin de la source de lumière ? Le lecteur attentif s'est sûrement posé cette question à chacun des poèmes de « Regards et jeux ». Ailleurs le poète nous dit que son regard embrasse l'espace mais, après un moment d'exaltation, il avoue qu'il ne peut rien retenir. S'il nous parle de la danse, il nous montrera que chaque bond est une victoire sur la loi de la pesanteur mais, au moment où il vient pour proférer un cri de délivrance, un véritable cri de joie, il s'aperçoit que l'espace lui manque et que l'horizon trop proche arrête comme un mur l'élan du danseur et le regard du peintre. Les jeux des enfants ne sont pas moins tragiques : Les enfants ont le cœur plus grand que le monde et s'ils n'apprennent pas à vieillir, c'est-à-dire à renoncer à leurs ambitions divines, ils étoufferont sur la terre comme dans une cage. L'enfant est pour Saint-Denys-Garneau l'image même du poète, mais la situation de ce dernier est en un sens plus désespéré car il ne peut pas vieillir, ni diminuer son ambition, ni refroidir l'ardeur de son désir.

D'autres poèmes de « Regards et jeux » évoqueront la nuit de l'esprit mais il nous faut attendre les poèmes posthumes pour répondre à la question que nous nous posions après avoir lu « Accompagnement ». Eh bien ! oui c'est dans un désert que le poète s'enfonce, toujours plus loin de cette source de lumière que lui avaient révélée ses premières émotions au contact de la nature, ses premières amitiés, son premier amour. A l'accompagnement des choses succédera bientôt l'absence. Il constate que le désir de possession est illusoire mais ce ne sera pas sans déchirement qu'il se détournera de tout ce que lui promettait la vie. Par quoi remplacera-t-il ce qui vient de lui être enlevé ? Il ne le sait pas encore et le désert où il se trouve est vraiment aride et la nuit sans consolation. Un de ses poèmes se termine sur ces vers désolés :

Dans quel désert faut-il s'en aller
Pour mourir de soi-même tranquillement ?

« Accompagnement » se trouve à prendre un sens différent de celui qu'on lui a donné parfois. Dans l'ennui et dans le désespoir de l'exil, le poète a pu entrevoir un autre univers et, par les seuls pouvoirs de la poésie, il a pu discerner quelque chose au delà des apparences. Comment s'élever à ce plan ? Est-il seulement possible à l'homme d'y vivre ? Il ne le sait pas encore mais, dans sa désolation, cette lointaine promesse de salut éclate comme une joie que l'on ne goûte pas, mais qui éclaire notre nuit comme les premières lueurs du matin. Est-ce plus qu'un jeu et ne se moque-t-il pas un peu de lui-même dans ce poème ? Deux ans plus tard, il écrira dans son *Journal :* « Cette inquiétude et curiosité de quelque chose de caché qui veut être exprimé, comme on voit au fond des yeux des bêtes, est-ce seulement un piège, un appât pour m'amener à jouer avec ces vaines apparences sourdes et muettes, et m'épuiser et me perdre dans ce jeu ? » Peut-être, mais il y a le mot joie qu'il prononce pour la première fois, cet éclair dans sa nuit, tellement imprévisible qu'il n'ose croire à la lumière. Mais comment n'aurait-il pas frémi à cet appel : une joie qui n'est pas à moi, sans doute, mais non pas le plaisir, une promesse au moins de paix.

Comment la rejoindra-t-il ? Par toutes sortes d'opérations, des alchimies, par des transfusions de sang... Peu importe la voie. Ce qui compte, c'est la joie entrevue, l'espérance qui vient au secours de la foi.

Mais n'allons pas croire maintenant, pour un mot, que le voyage sera facile. La menace du désespoir grandissait et nous avons eu avec le poète une telle crainte de voir tous les horizons se boucher que nous sautons sur ce mot, comme si c'était plus qu'une promesse, sur cette lueur, comme si c'était déjà le grand jour. Le chant est vif, allègre pourrait-on dire, mais le poète n'oublie pas qu'un lourd fardeau l'empêche d'accorder son pas au rythme de la joie. Il sera toujours un étranger et il ne trouvera pas en lui-même de refuge assuré. Il marche encore sans but

et il se prépare à entrer dans une nuit où cette joie ne sera plus qu'une « étoile problématique ».

Saint-Denys-Garneau nous a laissé un autre poème sur le thème d'accompagnement, vision aussi authentique et précise, qui nous explique sa situation. Il a probablement été composé immédiatement avant celui qui termine « Regards... » Il y développe plus complètement le thème des pas perdus, mais il n'entrevoit pas encore la joie. Il commence par nous avertir que la vie est impossible :

L'avenir nous met en retard
Demain c'est comme hier on n'y peut pas toucher
On a la vie devant soi comme un boulet lourd aux talons
Le vent dans le dos nous écrase le front contre l'air...

Demain, c'est comme hier, le passé et l'avenir se rejoignent dans le néant. Il ne reste plus que le moment présent, mais qu'en faisons-nous ? Tout simplement :

On se perd pas à pas
On perd ses pas un à un
On se perd dans ses pas
Ce qui s'appelle des pas perdus...

Comme ces images et ces mots familiers deviennent saisissants, et quelle angoisse, quel désarroi ne laissent-ils pas deviner ! Plus nous nous agitons, plus la corde se resserre, et bientôt nous serons immobilisés, prisonniers des pas que l'on croyait perdus, de tous nos actes irréfléchis. Encore une fois, « le jeu se fait terriblement pur », la cruelle poésie détruit les apparences et dissipe les illusions.

* * *

Sa solitude est maintenant complète et ses derniers poèmes, quel qu'en soit le sujet, nous en décrirons les divers aspects. Saint-Denys-Garneau nous avertit que toutes les solitudes ne se ressemblent pas. Il y a une solitude fermée, qui est une infidélité où nous mène l'illusoire désir de posses-

sion. Cette nuit est lourde, fiévreuse, habitée de fantômes qui humilient notre désir.

Il y a aussi une solitude ouverte, récompense de notre fidélité, ce pari que l'on fait tout d'abord contre soi — le moi changeant et toujours prêt à céder aux tentations qui s'engendrent indéfiniment — et que l'on fait aussi pour ce qu'il y a de permanent en nous et dans la vie, qui est plus nous-mêmes que nous-mêmes, mais qui ne se découvre que lentement. Un absolu s'affirme que l'on ne reconnaît et n'approche que par l'amour, et sous sa forme la plus haute, l'abandon à ce qui nous dépasse, le renoncement à toutes les consolations.

La poésie ne peut faire plus que d'établir le silence dans lequel tout notre être est tendu dans une interrogation décisive. La réponse n'appartient pas à l'homme et n'est pas affaire de mots. Il n'existe pas non plus de paroles humaines qui puissent percer la nuit de la charité et ne nous étonnons pas si le poète nous abandonne au seuil de son univers : c'est assez, pour en mesurer la profondeur, qu'il nous fasse entendre des appels déchirants.

Le paysage est inhabitable, l'espace est vide et nous serons emportés quand même nous ferions un nœud au fil du temps. Il faut établir sa demeure dans un monde sans fleurs et sans oiseaux où notre vie se réduit à un cri qui persiste, un déchirant appel à l'absolu qui sera peut-être entendu à cette heure de notre mort. Le poète doit se détourner du monde qui, d'ailleurs, l'abandonne à son sort. Nous venons d'emprunter quelques images à « Autre Icare », mais nous en trouverions de semblables dans tous ses derniers poèmes. Dans une brève vision, qui a la netteté d'« Accompagnement », il nous dit qu'il ne reste plus qu'à « accentuer les distances ». Autant en finir tout de suite par « un bon coup de guillotine » et placer sa tête sur la console de la cheminée avec son sourire d'un autre monde. S'il regarde attentivement autour de lui, il s'aperçoit que l'ombre ronge la lumière, que tous les objets tournent dans le vide, que des trous apparaissent au plus épais de la terre (« On lève les yeux... »). Notre

propre réalité n'est plus assurée, et nous allons nous dissoudre avec le reste si nous refusons de partir.

Dira-t-il son secret dans ses derniers poèmes, le mot de la fin ? Peut-être, mais ne lui demandons pas la description mesurée de chacune des étapes de son aventure. C'est une voie sans fin qui se perd dans la nuit et le regard du voyageur ne part plus en chasse. Les poèmes nous permettent de mesurer le progrès du dépouillement, mais les moments d'espoir et de désespoir alterneront jusqu'à la fin.

Saint-Denys-Garneau n'a pas écrit un traité de la vie mystique ou une somme poétique. Il a vécu sa vie, et c'était assez. Il a écrit ses poèmes pour lui-même parce qu'il voulait rester lucide et qu'il ne pouvait établir d'autres points de repère. Si la prière se mêle au chant magique des mots, c'est qu'elle intervient dans sa vie.

Ses poèmes nous permettront de le rejoindre sur sa route. Le thème de l'absence succède à celui de l'accompagnement des choses, car tout s'éloigne maintenant.

Pourtant, le grand départ s'organisera, car il y a des « aventures de bout du monde ». Le mot joie revient, « la joie d'embrasser l'espace » qui est promise à ceux qui refusent le sommeil. Il faut se hâter de partir et laisser la terre aux rongeurs.

Les derniers thèmes s'imposent à notre esprit avec une telle urgence que nous nous savons très près du dénouement. Ces visions se condensent en quelques vers, brefs éclairs qui déchirent le ciel de la nuit pour nous en rappeler l'insondable profondeur. On n'y trouve plus de ces longs développements qui étaient comme des moments de repos, et l'esprit ne peut plus se détendre en s'abandonnant au fil des images. Nous n'assistons pas à un drame où s'affrontent la lumière et les ténèbres, où le poète s'avance entre deux abîmes vers la terre promise. Non, nous ne sommes plus un simple spectateur, que le jeu intéresse mais qui se croit à l'abri des coups, car chacun de ces poèmes nous conduit à une solitude si complète que l'on peut s'attendre à tout, où il n'y a plus qu'à attendre.

Nous en arrivons à un autre groupe de poèmes, aux plus saisissantes visions que l'on puisse lire. Le thème des os s'affirme ici. Il s'agit de se dépouiller de cette enveloppe qui a participé aux mensonges de la vie, aux mensonges de notre propre vie. Notre squelette n'a pas été souillé ni déformé et c'est la seule image vraie de nous-même. Ainsi dépouillé, nous saurons vraiment ce que nous sommes. Les reflets des sens ne viendront plus troubler notre intelligence, tellement incertaine quand elle s'exerce dans nos relations avec nos semblables et le monde. C'est l'épreuve décisive de notre réalité, bien au delà des intentions et des désirs qui ne sont que des illusions.

Sur le plan de l'art, aller au squelette d'une œuvre, c'est aller à sa vérité, comme si nous hésitions devant la forme colorée dont l'éclat peut nous tromper, comme cette chair qui sait trop bien devancer notre désir. Saint-Denys-Garneau connaissait cet attrait particulier du dessin et il aimait la forme nue. Ce n'est là qu'une lointaine comparaison avec ce dépouillement intérieur qui est de l'ordre de la charité, mais elle nous explique un peu son désir de pureté.

Ce n'est pas encore la fin, car l'âme possède des ressources que l'on ne soupçonne pas toujours. Il y eut un long silence, du moins rien n'indique qu'il ait écrit des poèmes au printemps et à l'été de 1938, puis voici un poème qui porte une date : 10 octobre 1938. Huit mois séparent ce poème des terribles visions que nous venons de considérer ; le *Journal* et la correspondance nous diront que cette période n'a pas été plus heureuse que les autres.

Le 10 octobre, il connaît un moment de paix et d'espoir. Ce ne fut pas le seul, mais le bonheur se raconte mal et peut-il jamais être aussi vif que l'angoisse ? Ce n'est pas qu'il songe à rentrer en possession de son domaine ou à reprendre avec assurance le jeu magique des mots. Il se contente de la manifestation d'une présence, aussi lointaine et mystérieuse soit-elle, il espère une réponse à son amour qui ne trouve plus de repos, une promesse d'accueil au delà de la mort à laquelle il consent. Nous l'avons vu se tourner vers la Croix ; aujourd'hui, il ne vient pas se

plaindre, car peu lui importe de souffrir, mais il demande que son espérance soit soutenue, un peu de nourriture pour apaiser sa faim qui devient parfois intolérable. De quoi rend-il grâce au ciel « après tant et tant de fatigue », mais du simple « espoir d'un sommeil d'enfant » :

Un repos enfin meilleur
Après tous les sommeils noirs
Un bon repos nous invite...

Il suffit d'un moment de confiance pour que reparaissent l'enfant et l'oiseau, ses plus fraîches images :

De s'endormir en oiseau
D'être enfant pour s'endormir...

Et nous retrouvons, sous les traits de la Vierge, la sœur aînée que nous avons déjà rencontrée :

Qui nous a renouvelé
Sainte Vierge ? Mes souliers
Sont sous mon lit doucement...

Le bonheur s'accompagne d'un sourire, d'une impression d'allègement, d'une fraîche lumière d'aurore, toutes choses insaisissables et qui invitent au chant. De fait, les mots se remettent à sonner clair comme au temps des reconnaissances émerveillées, et, après les noirs fusains, voici la fine pointe d'argent, la claire et discrète mélodie de la flûte :

S'endormir à cœur ouvert
Mince feuille, endroit, envers...

* * *

Chez Saint-Denys-Garneau, la période de création commence et se termine en même temps que l'expérience décisive de sa vie. Dès la sortie du collège, une crise intérieure, comme en traversent tous ceux qui sont promis à une haute vocation, lui découvre sa voie et le sens de sa

vie. Sa personnalité s'affirme d'un coup et les premières méditations de son *Journal* nous révèlent une pensée d'une étonnante maturité.

Il serait vain de se livrer au jeu des influences. Sa vie et son œuvre se transforment subitement à la faveur de cette crise et, du jour au lendemain, il se détournera d'écrivains qui l'avaient ébloui pour aller vers d'autres qui avaient connu son angoisse. Il ne lira plus ni Musset, ni Loti, mais il découvrira Baudelaire, qui l'accompagnera jusqu'au bout de son aventure. Les jeux sont déjà faits quand il rencontre ceux qui auraient pu le guider et qui ne feront que le soutenir par leur exemple.

Remarquons encore que la musique et la peinture ont contribué à sa formation autant que la littérature. Les quelques tableaux et dessins qu'il nous a laissés ont les qualités de sa poésie et rien ne l'aurait arrêté dans cette voie s'il avait eu une meilleure santé. De plus, il a certainement accordé plus d'heures de loisir aux musiciens qu'aux poètes, et il serait difficile de déterminer si sa poésie doit plus à Beethoven qu'à Baudelaire, à Mozart qu'à Verlaine. S'il transportait partout « Les Fleurs du mal », il ne pouvait non plus entreprendre un long voyage sans apporter plusieurs albums de disques, entre autres les concertos brandebourgeois de Bach, les quatuors de Mozart ou de Beethoven, les chansons de Debussy. On trouvait encore dans ses bagages les lithographies de Rambrandt et d'autres ouvrages illustrés sur Cézanne, Renoir, et des maîtres plus anciens ou plus modernes.

Parmi les poètes contemporains, Supervielle est le seul dont la voix lui parut fraternelle. Il lui doit même quelques images, mais la découverte de « Gravitation » ne fera que préciser le caractère de sa poésie.

Dès qu'il commença à s'interroger sur sa vie, Saint-Denys-Garneau ne put imaginer trouver ailleurs que dans le christianisme une réponse à son angoisse. Baudelaire, le cher Baudelaire des journaux intimes, lui indiquait le chemin mais de grandes voix contemporaines devaient reprendre et poursuivre le dialogue jusqu'à la fin. A ce moment, Saint-Denys-Garneau découvrait « Sous le Soleil de Satan », et cette rencontre

avec Bernanos a été bouleversante. Quelque temps après, une autre venait l'équilibrer, celle de Jouhandeau, le magnifique et terrible joueur dont les pages de lumière ne font qu'accentuer les ombres d'une œuvre qui est souvent blasphématoire. Quelle rencontre à faire en pleine nuit ! Il n'est certes pas indifférent qu'un jeune homme découvre en même temps Bernanos et Jouhandeau, surtout s'il vit un drame spirituel qui doit décider de sa vie. Saint-Denys-Garneau, on le comprendra, était sensible à l'atmosphère troublée d'une époque misérable, mais qui avait aussi ses grandeurs. Pendant que sévissait la peste du chômage, des voix passionnées et prophétiques se faisaient entendre, Claudel criait sa foi, Mauriac demandait à l'Evangile un apaisement à sa fièvre, Maritain, Berdiaeff cherchaient à nous ramener à des sources pures. Je pourrais en nommer d'autres, mais c'étaient ceux-là surtout qui l'intéressaient.

Saint-Denys-Garneau est le poète de la solitude et de la nuit intérieure, mais n'est-ce pas dans le silence que nous atteignent les témoignages essentiels ? On ne peut douter que ces rencontres aient approfondi sa vision, même si elles n'ont pas modifié l'orientation de sa vie. Enfin, les derniers quatuors de Beethoven, certains cris étouffés de Mozart n'avaient pas une moins profonde résonance que les brûlantes paroles d'un Baudelaire ou d'un Bernanos.

Nous n'évoquons ces présences que pour établir le climat d'une aventure dont les poèmes et le *Journal* nous décrivent la courbe. La poésie de Saint-Denys-Garneau, d'apparence assez frêle, nous découvre des profondeurs qu'un chant plus coloré et plus sonore nous cacherait. Cependant, aussi dépouillée qu'elle devienne, elle n'en conserve pas moins la magie du chant et elle nous touche par des accents inimitables.

Saint-Denys-Garneau aimait une poésie simple qui exprime avec la plus grande exactitude possible, non pas des idées claires, mais des aspects du réel qui peuvent être parfois fort mystérieux. Il renonce à certains prestiges de l'art, mais sans jamais négliger la forme. D'innombrables textes sur la magie de l'art ou les pouvoirs de la parole indiquent chez lui

une constante préoccupation des moyens d'expression. Il savait que le *mot* devait se transformer dans le chant du poète et devenir *parole*, parole non seulement conductrice de pensée mais aussi de vie.

Les divers états de ses poèmes nous le montrent hésitant sur un mot, sur une image ; il lui arrivait de transformer plusieurs vers, de réserver des zones de silence dans une masse trop compacte de mots, et cela afin d'élargir et d'approfondir sa vision. En voici des exemples. Dans « Spectacle de la Danse », un seul vers : « La danse suit l'élan du regard » devient cette strophe magnifique :

La Danse est seconde mesure et second départ
Elle prend possession du monde
Après la première victoire
Du regard.

Ailleurs, nous assistons à une complète transformation. Dans le brouillon de « Petite Fin du Monde », le sujet n'arrive pas à se préciser :

Et nous deux sommes bouleversés
Devant le silence de quatre colombes
Devant la mort de ces quatre mains
Tombées
Etalées en rang
Quatre oiseaux sans vie.

Il reprendra tout le poème pour arriver à cette strophe :

J'ai goûté à la fin du monde
Et ton visage a paru périr
Devant ce silence de quatre colombes
Devant la mort de ces quatre mains
Tombées
En rang côte à côte.

Toutefois, cette poésie nous retient moins par ses qualités d'expression que par l'expérience à laquelle elle nous fait communiquer.

Celui qui a quelque chose à dire le dit comme il peut et non pas comme il veut, et le virtuose n'est souvent qu'un assez pauvre poète. Saint-Denys-Garneau nous entraîne au delà de ce qu'il appelait « les vaines apparences sourdes et muettes » jusqu'à des régions où l'on peut appréhender certaines réalités essentielles. C'est une destinée que nous racontent ces poèmes et une destinée qui devient exemplaire par suite de la lucidité de celui qui la vit.

C'est toujours la même voix que nous entendons dans « Les Poésies complètes » et nous pouvons établir un lien entre les charmantes images du début et les terribles visions de la fin. Sans doute, le lecteur serait déçu s'il ne connaissait que ces merveilleux petits poèmes qu'il a groupés sous le tire d'« Esquisses en plein air ». Certes, il serait ravi à suivre ces métamorphoses où l'eau devient lumière, et la lumière eau, miroir qui s'exprime dans le son vert et fluide de la flûte. Mais elles promettent plus qu'elles ne semblent tenir, ces transparentes images. Pourtant, si nous connaissons toute l'œuvre, nous savons immédiatement que c'est la voix du poète-enfant que nous entendons, que l'oiseau de l'esprit traverse ce paysage, que certaines inflexions sont des échos d'une solitude totale, que cet oiseau ira bientôt, comme la mort, faire son nid dans les os, seule assurance de notre authenticité, hors cette Parole que nous n'entendons pas toujours dans la nuit où il nous faut bien mourir.

Saint-Denys-Garneau nous décrit les divers états d'une solitude qu'il jugeait irrémédiable. Toutefois, ce poète aimait la beauté de la terre et il n'aurait pas cherché d'autre nourriture si la vie même n'avait pas eu des exigences surhumaines.

Il a pu dire à son tour que la vraie vie est absente et qu'il nous faut aller au bout de la nuit pour trouver des vérités et des beautés substantielles, mais il n'a jamais renié les plus humbles joies. Souvenons-nous qu'il est le poète de la lumière, des arbres et de l'eau autant que de la nuit et de la solitude ; il est le poète du regard libre et pur qui part en chasse avec allégresse. Même après qu'il eût cessé d'écrire, il parlait souvent d'un projet de poème sur l'« Habitation du paysage ». Cette

expression revenait si souvent dans sa conversation et dans ses lettres que nous en espérions tout un recueil. Pourtant, on n'a retrouvé dans son *Journal* qu'un bref poème en prose, chant très pur et très dense qui n'a pu être repris. Le poète jette un regard confiant sur le paysage qu'il aime, mais il y surprend aussitôt une présence humaine qui lui révèle de « surhumaines exigences ».

La centaine de poèmes que Saint-Denys-Garneau nous a laissés nous conduisent sans la moindre rupture de l'éveil de la conscience jusqu'à la mort. Si nous consultons son *Journal*, nous voyons que chaque groupe de poèmes que nous avons pu constituer correspond à une étape décisive de sa vie. Rappelons que Saint-Denys-Garneau a écrit son œuvre en trois ans, de 1935 à 1938. C'est dire qu'il avait 22 ans quand il l'a commencée et 25 ans quand il fut réduit au silence, et c'est vraiment l'expression qui convient ici, car aucun mot ne pouvait traduire ce qu'il pressentait.

Robert Elie

Le message suprême de Bernanos

Dialogue des Carmélites [1]

Entre son dernier livre et nous, il y a la mort de Bernanos, cette mort où nous savons qu'il est entré avec une si poignante vaillance. Elle nimbe d'une majesté singulière cette œuvre dont le sujet est précisément la mort des Carmélites de Compiègne. Atrocement malade, Bernanos l'a écrite, obsédé par sa propre mort. Il voulait à tout prix achever ce scénario de film inspiré par « la dernière à l'échafaud » de Gertrud von le Fort. Ce qu'il lui en a coûté, Dieu seul le sait. Ses amis qui connaissaient l'angoisse qu'en pleine euphorie physique il éprouvait devant l'acte d'écrire, ne peuvent sans émoi lire la réflexion qu'il place sur les lèvres de la Prieure mourante : « Se voir mourir passe pour un dicton de bonnes gens... hé bien, ma Mère, il est vrai que je me vois mourir. Rien ne me distrait de cette vue ».

Comment ne point admirer une telle fidélité à sa mission ? Jusqu'au bout, Bernanos a été l'inflexible et consciencieux serviteur de sa vocation d'écrivain. M. Albert Béguin nous dit combien Bernanos a laissé de cahiers, de brouillons, de ce texte. Ceci ne surprendra point ceux qui connaissaient l'homme, son sens aigu, presque morbide, de sa responsabilité. Lui, que tant de gens imaginaient écrivant sous l'empire d'une inspiration fiévreuse, devait arracher un à un les mots du tréfonds de lui-même. Jamais il n'eût accepté une expression qui n'eût exactement correspondu à ce qu'il sentait ou pensait. Comme Nietzsche il n'aimait que « les vérités sanglantes ». D'où l'accent unique de ses œuvres, et aussi, qui ne le sait ? les limitations de ses propos dès qu'il s'agissait de ce domaine passionné entre tous qu'est la politique.

* * *

Chose extraordinaire, nous avons ici affaire à un Bernanos sans véhémence, mais au contraire d'une sérénité infiniment plus impression-

1. Aux Editions du Seuil, Paris. Collection « les cahiers du Rhône ».

nante. Son sujet — qui était pour lui autre chose qu'un thème littéraire — lui a comme imposé sa calme simplicité. Que, si proche lui-même de la Mort, Bernanos ait pu en parler avec un tel dépouillement est peut-être sa plus authentique grandeur.

« Un roi parle bien du pouvoir, un capitaine de la guerre... » disait Pascal. Bernanos pouvait parler de la mort, car elle fut, depuis toujours, sa compagne. Les lettres d'enfance publiées par les soins de M. A. Béguin nous le montrent hanté par l'idée de la mort [1]. Tout au long de son œuvre, ce thème lui inspire ses pages les plus émouvantes. Il en porte l'empreinte indélébile, et c'est ce qui explique son sens étrange de la « troisième dimension » du drame humain dont les répercussions invisibles ont, à ses yeux, plus d'importance que les autres. Qui lui en parlait directement, voyait aussitôt apparaître un Bernanos que sont loin de soupçonner ceux qui ne l'approchèrent qu'à titre d'enquêteurs littéraires ou politiques. Alors que la plupart des autres sujets éveillaient sa verve et fouaillaient sa prodigieuse éloquence verbale, celui de la mort avait le don de révéler un autre homme. Soudain calmé, le regard comme détaché et lointain, son visage perdait son masque torturé, redevenait presque timide. Un silence affluait, plus compact que le débit torrentiel accoutumé. Seules l'interrompaient quelques réflexions faites avec une voix d'une douceur de rêve. C'est ce Bernanos-là que j'ai eu le bonheur de connaître, dont je me souviens surtout et que je tiens à rappeler, car il complète et rectifie bien des « portraits » même célèbres. Je ne l'ai vu ainsi que parce que j'étais prêtre et que je lui soumettais un manuscrit sur la mort... C'est le Bernanos qui me disait : « Je crois qu'il faudrait parler de la mort comme d'une épreuve que Dieu lui-même a traversée », que j'ai tout entier retrouvé dans « le dialogue des Carmélites ».

* * *

Non, Bernanos n'était pas le « méprisant » que certains littérateurs ont dit. Certes il n'a guère ménagé les « lâches » et les « imbéciles »,

1. Collection « les cahiers du Rhône ».

mais il ne les méprisait point pour autant. En tout cas, sa dernière œuvre nous montre ce qu'il pensait du courage et de la peur.

Blanche de la Force qui porte en elle, comme un signe mystérieux et accablant, une sorte d'angoisse congénitale, « cette crainte refoulée au plus profond de l'être, ce gel au fond du cœur », entre au Carmel. La Prieure lui apprend qu'elle ne doit point s'attendre à y trouver un refuge. Solitaire, il lui faudra mener une bataille autrement âpre que celles du monde : « Notre affaire est de prier, comme l'affaire d'une lampe est d'éclairer. Il ne viendrait à l'esprit de personne d'allumer une lampe pour en éclairer une autre. Chacun pour soi, telle est la loi du monde, et la nôtre lui ressemble un peu : Chacun pour Dieu !... Vous ne savez rien de la solitude où une véritable religieuse est exposée à vivre et à mourir ». Blanche accepte et demande à prendre le nom de Sœur Blanche de l'Agonie du Christ.

Gravement malade, la Prieure va mourir mais d'une mort précédée d'une agonie déconcertante, scandaleuse tant elle est angoissée, si peu digne d'une telle âme : « Hélas ! j'ai plus de trente ans de profession, douze ans de supériorat. J'ai médité sur la mort chaque heure de ma vie, et cela ne me sert maintenant de rien ! » Seule, la petite sœur Constance, dont la fraîche spontanéité et le courage souriant sont la réplique lumineuse de la sombre tension de sœur Blanche, comprend la leçon d'une telle mort : « Oh ! j'ai beau être jeune, je sais bien déjà qu'heurs et malheurs ont plutôt l'air tirés au sort que logiquement répartis ! Mais, ce que nous appelons hasard, c'est peut-être la logique de Dieu ? Pensez à la mort de notre chère Mère, sœur Blanche ! Qui aurait pu croire qu'elle aurait tant de peine à mourir, qu'elle saurait si mal mourir ! On dirait qu'au moment de la lui donner, le bon Dieu s'est trompé de mort, comme au vestiaire on vous donne un habit pour un autre. Oui, ça devait être la mort d'une autre, une mort pas à la mesure de notre Prieure, une mort trop petite pour elle, elle ne pouvait seulement pas réussir à enfiler les manches... On ne meurt pas chacun pour soi, mais les uns pour les autres, ou même les uns à la place des autres, qui sait ? ». Plus tard, la

même petite sœur aura, à la pensée de mourir elle-même, cette réponse exquise à qui lui demande ce qu'elle fera : Moi ? Oh ! rien du tout ! — Quoi, pas même une prière ? — Je ne sais pas. Mon bon ange la dira pour moi. J'aurai bien assez de mourir... »

Les événements se précipitent. La menace révolutionnaire atteint le Carmel. Pour des êtres consacrés, la tentation prend une autre forme que celle de la terreur physique : celle de la pensée exaltante du martyre. La nouvelle Prieure, Mme Lidoine, veille à ce que ses filles ne s'écartent en rien de leur mission authentique. La fidélité à Dieu relève d'un ordre autre que celui de la tristesse ou de l'enthousiasme, du courage ou de la peur : « Parlons franc ! Une carmélite qui souhaite le martyre est aussi mauvaise carmélite que serait mauvais soldat le militaire qui chercherait la mort avant d'avoir exécuté les ordres de son chef... Quoi qu'il arrive, ne comptons jamais que sur cette espèce de courage que Dieu dispense au jour-le-jour, et comme sou par sou. C'est ce courage-là qui nous convient, qui s'accorde le mieux à l'humilité de notre état. Encore est-ce peut-être trop de présomption que de le Lui demander. Mieux vaut le prier humblement pour que la peur ne nous éprouve pas au delà de nos forces, que nous n'en sentions que l'humiliation sans qu'elle nous puisse pourtant pousser à quelque action blâmable. Lorsqu'on les considère de ce jardin de Gethsémani où fut divinisée, en le Cœur adorable du Seigneur, toute l'angoisse humaine, la distinction entre la peur et le courage ne me paraît pas loin d'être superflue et ils nous apparaissent l'un et l'autre comme des colifichets de luxe ».

Sous une forme très simple, quelle force revêtent en de tels moments, ces réflexions de la Prieure soucieuse de maintenir ses filles dans leur devoir présent : « Il ne faut pas plus courir après le mépris qu'après le martyre. Chaque chose vient en son temps ». Contre Mère Marie qui, pour renforcer les courages et stimuler sœur Blanche propose que toutes fassent le vœu du martyre, la Prieure, au nom de sa maternité même qui doit tenir compte des plus faibles, exige que rien ne soit changé : « Oh ! je ne suis qu'une pauvre religieuse très terre-à- terre et pourtant j'ai tou-

jours volontiers pensé que si la force est une vertu, il n'y a pas assez de cette vertu pour tout le monde, que les forts sont forts aux dépens des faibles et que la faiblesse sera finalement réconciliée et glorifiée dans l'universelle rédemption ».

En l'absence de la Prieure, retenue à Paris, Mère Marie a fait prononcer le vœu, non sans en avoir référé à l'aumônier et à la communauté. Sœur Blanche elle-même l'a accepté, alors que toutes s'attendaient au contraire. Prévoyant la faiblesse de son amie, sœur Constance a eu la charité héroïque de voter « non ».

Chaque jour amène de nouvelles tracasseries de la part des commissaires. Les offices sont interdits et l'aumônier ne peut qu'exercer clandestinement son ministère. Le jour du Vendredi-Saint, il tient aux religieuses un discours sur le sens de la conduite de Dieu dans l'histoire : « Désormais chacune de nos réunions se fera selon le bon plaisir de Dieu, nous devons l'en remercier comme d'un miracle. Que voulez-vous ! En des temps moins sombres, l'hommage à Sa Majesté prend aisément le caractère d'un simple cérémonial, trop semblable à celui qu'on observe en l'honneur des rois de ce monde. Je ne dis pas que Dieu n'agrée pas ces sortes d'hommages, bien que l'esprit qui les inspire soit plutôt de l'Ancien Testament que du Nouveau. Mais il arrive qu'Il s'en lasse, pardonnez-moi cette expression. Le Seigneur a vécu et vit toujours comme un pauvre, le moment vient toujours où Il décide de nous faire pauvres comme Lui, afin d'être reçu et honoré par les pauvres, à la manière des pauvres, de retrouver ainsi ce qu'Il a connu jadis tant de fois sur les routes de Galilée, l'hospitalité des misérables, leur simple accueil. Il a voulu vivre parmi les pauvres. Il a aussi voulu mourir avec eux. Car ce n'est pas comme un comte à la tête des hommes de sa ménie qu'Il a marché vers la mort, c'est-à-dire vers Jérusalem, le lieu de son sacrifice, dans ces sinistres jours qui précédèrent la Pâque. C'était parmi de pauvres gens qui, bien loin de songer à défier personne, se faisaient tout petits, afin de passer inaperçus le plus longtemps possible... Faisons-nous donc aussi maintenant tout petits, non pas, comme eux, pour échapper à

la mort, mais pour la souffrir, le cas échéant, comme Il l'a soufferte Lui-même, car Il fut vraiment, selon le mot de la Sainte Ecriture, l'agneau qu'on mène au boucher.

Nous allons procéder maintenant à l'adoration de la Croix ».

Contre toute attente, la Prieure a pu rejoindre la Communauté et autorise Mère Marie à partir à la recherche de Sœur Blanche que l'on est venue chercher pour délivrer son père emprisonné. Désespérée, la pauvre enfant ne veut plus entendre parler de rien : cette atmosphère de drame l'épouvante. Patiente, Mère Marie reste pour la convaincre. Mais pendant ce temps, la Communauté a été emprisonnée. Groupées autour de la Prieure, elles attendent d'elle un mot d'ordre concernant la conduite à tenir devant le tribunal, non pour échapper à la sentence mais pour savoir si elles doivent condescendre à discuter : « N'aurions-nous pas grand'honte de disputer nos pauvres vies à des assassins de prêtres et à des pilleurs d'églises ? » remarque sœur Valentine. Alors la vieille Mère a cette réponse, si humble, si digne : « Il n'y a pas de honte à se justifier, fût-ce devant des juges sans foi. L'innocent qui se justifie rend plus témoignage à la vérité qu'à lui-même ». Elle assume la responsabilité du vœu qu'elles ont en son absence prononcé : « J'ai toujours répondu de vous en ce monde, et je ne suis pas aujourd'hui d'humeur à me tenir moi-même quitte de quoi que ce soit... Si j'ai tort, Dieu me pardonnera. Les mères des saints Martyrs, après tout, sont rarement au calendrier... ». Et le lendemain c'est la condamnation à mort. Une dernière fois, la Prieure met ses filles dans l'obéissance.

Mère Marie et sœur Blanche arrivent juste au moment de l'exécution. Ainsi, la plus ardente et la plus ferme, la mieux douée, celle qui a voulu, aux yeux de ses sœurs, magnifier par le vœu du martyre, l'événement sordide, se trouve laissée pour compte ! D'un mot, l'aumônier rencontré dans la foule la dissuade de se dénoncer : « Qu'importe votre volonté en cette affaire ? Dieu choisit ou réserve qui Lui plaît ». Elle implore : « Leur dernier regard me cherchera en vain ». Lui : « Ne pensez qu'à un autre regard, auquel vous devez fixer le vôtre ». Le moment est venu,

pour Mère Marie, de vivre la parole où elle définissait au docteur de la communauté la raison d'être du Carmel : « Les personnes consacrées à Dieu ne se réunissent pas entre elles pour jouir de la paix, elles tâchent de la mériter pour les autres... On n'a pas le temps de jouir de ce qu'on donne... »

Et cependant Dieu a pitié d'elle. Son sacrifice est agréé puisque, au moment même où la dernière carmélite s'agenouille devant la guillotine, une voix, étrangement claire et calme, reprend dans la foule la dernière strophe du *Veni Creator* interrompu. C'est Blanche, sœur Blanche de l'Agonie que l'on pousse vers le couperet et qui tombe à son tour, mourant d'une mort dont l'héroïsme a été acheté par l'angoisse de sa première Prieure et le renoncement de Mère Marie. Sœur Constance l'avait entrevu : « La mort d'une autre, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, sœur Constance ? » avait demandé Blanche. « Ça veut dire que cette autre, lorsque viendra l'heure de la mort, s'étonnera d'y entrer si facilement, et de s'y sentir confortable... ». Car la communion des Saints implique des compensations et des échanges auprès desquels ceux de l'ordre visible ne sont rien.

* * *

Nul ne saurait prévoir le surcroît de puissance que la réalisation cinématographique apportera un jour au scénario. L'admirable est qu'un tel texte puisse s'imposer à ce point. Il suffit par lui-même [1] à nous plonger au cœur même de notre propre drame. A travers les carmélites, chacun de nous est en cause. Leurs voix et leurs propos sont ceux des personnages qui s'agitent en nous. Aux heures où l'idée de ma mort surgit, elle suscite un tel bouleversement et une telle angoisse que, si assuré que je sois, je ne puis, en toute sincérité, répondre de mon courage.

Contre cette remise en question de tout eux-mêmes qu'inévitablement la pensée de la mort provoque, la plupart se défendent par une phraséologie, politique ou religieuse, dont le sublime dissimule bien mal le

1. On ne saurait trop remercier M. Albert Béguin d'avoir, dès maintenant, publié le texte. Les vrais amis de Bernanos lui doivent une gratitude fervente.

vide. Il est un courage verbal plus dangereux encore que la peur la plus lâche : « Le courage peut bien être aussi une fantasmagorie du démon. Une autre (la première est la peur). Chacun de nous risque ainsi de se débattre avec son courage ou sa peur comme un fou qui joue avec son ombre ».

Autre chose est l'acceptation de la mort, autre chose dresser entre elle et soi des sentiments factices. De nous-mêmes, nous ne savons nous défendre contre l'angoisse qu'elle suscite qu'en adoptant des attitudes, lesquelles ne sont que la sublimation de nos dispositions de tempérament. Tâche vaine et puérile que l'approche même de la mort a tôt fait de dissiper. La mort est la remise de soi-même à Dieu : elle engage trop de choses pour que nous y ayons le temps de songer à nous comporter en témoins de nous-mêmes et de surveiller nos réactions : de nous regarder mourir ! Il n'est qu'une solution : dégager son âme de tout autre souci que de celui de faire la Volonté de Dieu et de répondre à son appel. « Une seule chose importe, enseigne Mère Marie à sœur Blanche de l'Agonie du Christ, c'est que, braves ou lâches, nous nous trouvions toujours là où Dieu nous veut, nous fiant à Lui pour le reste ».

De la nouvelle de G. von Le Fort dont les éléments, à l'exception du personnage de Blanche de la Force, sont empruntés à la relation de la seule religieuse qui échappa à la guillotine, Bernanos a tiré un dialogue où chacun se retrouve. Qu'importent ici les visages, les habits et le cadre ? L'atmosphère est celle même du silence intérieur, de ce silence dont il disait dans la Joie qu'il était « plus absolu que l'immense stellaire, celui où se consomme la divine acceptation ». Nous sommes d'emblée situés par delà la zone des problèmes de nos personnages : des âmes seules sont en cause, décidant de leur raison d'être, face à l'unique réalité capable d'éprouver leur vérité dernière, la mort.

Quand un auteur a réussi une telle entreprise, il peut mourir.

Ch.-D. Boulogne, O. P.

Silhouettes d'autrefois [1]

Avant de dire tout l'intérêt de ce recueil, ou plutôt de cette Galerie de portraits, on me permettra j'espère de regretter quelques procédés, quelques artifices un peu déplaisants. Comment avec son horreur de tout ce qui sent le pédagogue, comment J. de la Varende appuie-t-il si lourdement sur les formules qu'il juge importantes. Les italiques ne lui suffisent pas ; ni même les majuscules assorties à la typographie du livre. Il arbore ici et là des capitales démesurées. Croit-il donc son lecteur si balourd qu'il ait besoin de ce tire-l'œil pour fixer son attention et ouvrir son intelligence ? Ou se défie-t-il de son expression au point de la renforcer d'un coup de gong ? Il y a là une indiscrétion indigne de son talent.

Autre querelle. Que, se conformant à ce qui est devenu une mode, notre auteur ait cru devoir dater et son recueil (1941-1947) et chacun de ses chapitres, ses commentateurs futurs lui en sauront certainement gré. A nous-mêmes n'est pas indifférent de savoir que divertissement dominical « d'années noires », ce livre reflète des émotions, et même des passions violentes, qui n'ont rien à voir avec l'impartialité. Un La Varende n'écrit pas *sine ira, sine studio.* Félicitons-le de le proclamer si spontanément. Mais on s'étonne du calendrier auquel il se réfère pour dater ses différentes études. *Les belles esclaves,* dit-il. Sans doute. Mais ces esclaves l'ont été, pour la plupart, de leurs passions et on peut aussi bien les ranger parmi les belles et même les grandes pécheresses. Or, dédaigneux du calendrier vulgaire, mois et quantième, l'écrivain suspend leur portrait sous un signe toujours et exclusivement liturgique. Pour Diane de Poitiers, c'est le *Dimanche de l'Exaltation.* Exaltation de la sainte Croix, je pense ; et voilà qui contraste étrangement avec le monogramme fameux où le double D de Diane enserre amoureusement l'H d'Henri II. C'est le Dimanche de la Pentecôte que l'inspiration a visité le portraitiste de la Pompadour. Celui-ci a peint la du Barry le Dimanche de la Trinité ;

1. *Les belles esclaves,* par J. de La Varende, Flammarion.

il s'est attardé à Mme Récamier le jour de l'Assomption ; à la seule Grande Mademoiselle, il a consacré les quatre Dimanches de Lætare, de la Passion, des Rameaux et de Pâques.

Cette façon de célébrer le Jour du Seigneur surprend d'abord. Au vrai, elle convient assez au personnage que veut être et qu'est effectivement le Vicomte de La Varende. C'est un « grand » au sens qu'avait ce mot au Grand Siècle. Aristocrate-né, exilé malgré lui dans un siècle de médiocrité démocratique, il croit à l'importance capitale de la naissance, à la qualité du sang, d'où dépend, avec la « qualité » sociale, la qualité morale elle-même. Bien entendu, cette qualité donne droit à certains privilèges, immunités et exemptions, et cela dans tous les domaines. Il en coûtera bien quelques obligations particulières et, singulièrement, l'interdiction de toute bassesse, petitesse et vulgarité. Mais, leur dignité sauvegardée, les grands peuvent prendre bien des libertés avec la coutume, la loi, la morale même, comme avec le vocabulaire et la syntaxe. La tenue n'est pas nécessairement la retenue, et une certaine désinvolture convient à qui n'est pas du commun. Dieu lui-même parce qu'il est le Seigneurs des Seigneurs, a le sens de la hiérarchie. Celui qui a créé les sept chœurs des Anges, réserve aux Ducs et Paris une indulgence qui s'égarerait mal à propos sur des croquants.

C'est pourquoi, appuyé sur la double supériorité de son talent et de sa naissance, un La Varende peut associer à l'image des *belles esclaves* le souvenir de l'Exaltation de la Croix, de la Passion du Christ, de la Descente du Saint-Esprit au Cénacle, et ou de l'Assomption de la Sainte Vierge.

Ne protestez pas, ne vous étonnez même pas. L'admirateur de Saint-Simon qu'est M. de La Varende, écraserait de son dédain vos scrupules de petit esprit, sinon votre grimace de dévot.

Explication hypothétique ? Peut-être. Mais de ces explications hypothétiques, M. de La Varende use trop volontiers, ici-même, pour ne pas les autoriser chez les autres, même si on les lui propose *cum grano salis.*

D'autant que les siennes ne laissent pas d'être parfois, bien auda-

cieuses. Dans la malveillance comme dans la bienveillance. On s'en aperçoit à propos de Madame de Maintenon et de Lauzun.

Madame de Maintenon est proprement sa bête noire. Sans reprendre contre elle les grossièretés de Saint-Simon, il ne manque pas d'une occasion de l'avilir. A propos de son mariage avec Scarron, il invoquera contre elle cet aveu : « Le cœur n'y était pas pour grand'chose, et le corps pour rien du tout. Il fallait choisir entre Scarron et le couvent ». Cette dernière phrase lui apparaît à la fois sotte et déshonorante. Elle le serait peut-être si Françoise d'Aubigné s'était placée d'elle-même devant ce choix ; mais qui nous garantit qu'on ne le lui a pas imposé ? On connaît d'autres exemples de pareilles contraintes exercées par des parents, par des tuteurs tyranniques, voire par des directeurs de conscience bien intentionnés, mais indiscrets au double sens du mot. Or, de la malheureuse petite, née, dit-on, dans la prison paternelle, on sait comment une tante abusive fit une gardeuse de dindons, à peine vêtue, à peine nourrie. Encore une fois, qui nous garantit qu'après cette enfance sordide, l'adolescente n'ait pas subi la tyrannie suprême d'une parente uniquement soucieuse de se débarrasser d'elle ? Et pourquoi, ayant connu tant de misère, ne se serait-elle pas senti quelque pitié pour le stropiat qu'on lui imposait comme époux ? En tout cas, à l'accepter, elle ne pouvait être plus malheureuse que chez Madame de Neuillant ; et mieux valait, sans doute, se prêter à Scarron que se prêter à Dieu sans vocation. Un mariage désespéré n'est pas nécessairement un mariage déshonorant.

Pas davantage, certaines missions délicates. Quand, au ménage *Colbert* Louis XIV confie les enfants que lui a donnés Louise de La Vallière, M. de La Varende félicite le ministre et sa femme de leur docilité. Mais que Françoise d'Aubigné se soit chargée des enfants nés de Mme de Montespan, il ne voit là que complaisance servile, cupidité sordide ; bref, « empressement scandaleux ». Car, d'après lui, elle aurait posé sa « candidature » à ce poste infamant, en « pique assiette supérieur » que son « intelligence facile, moyenne et retenue humblement »,

son art de flatter avec discrétion », son honorabilité rendaient « indispensable aux bonnes compagnies ».

Etrange parti-pris, en vérité. Car ces affirmations ne s'appuient sur aucune preuve ; et d'autres hypothèses, pour le moins aussi vraisemblables, permettraient d'expliquer honorablement l'entrée de Madame Scarron au service, même clandestin, des futurs « légitimés ».

Veuve, sans enfants, ne pouvait-elle saisir avec joie l'occasion de reporter sur de jeunes princes moralement abandonnés son besoin de tendresse, de dévouement maternels ?

Chrétienne, n'avait-elle pas une œuvre à accomplir ?

Admettons qu'au delà et au-dessus des enfants, elle ait pensé qu'un jour, elle pourrait, peut-être, faire du bien au roi lui-même... Qu'a cette ambition de méprisable ?

Et si, sans penser à l'âme de Louis XIV, elle a tout simplement subi le prestige de ce souverain que tous au XVIIe siècle, honoraient d'un culte presque idolâtrique, en quoi était-elle plus vile que tant d'autres ?

La fondatrice de Saint-Cyr n'excuserait-elle pas, s'il le fallait après coup, la gouvernante du duc du Maine et Mademoiselle de Nantes ? Mais non. Cet « ennui » incurable qui la poursuivait au faîte de sa puissance et qui prouve peut-être l'insatisfaction d'une âme supérieure, cet ennui ne fut, dit notre portraitiste, que « la punition de ceux qui ont singé l'amour ».

Pour le galant homme qu'est J. de La Varende, en effet, Madame de Maintenon ne fut « qu'un pauvre singe, une guenon bien dressée, sans pitié ni âme, sans tempérament autre que sensuel... sans grandeur, aucune intelligence vive... servile et souriante, frileuse... vraiment la mégère acide dont la sueur rougit le tournesol... ».

Décidément, Saint-Simon est un maître dangereux. Avec l'art de manier l'outrage, on contracte près de lui l'incompréhension de certaines infortunes et de certaines valeurs morales.

Cet aveuglement dans la haine s'aggrave d'un non moindre aveuglement dans l'indulgence. Quand de cette indulgence le bénéficiaire est

un Lauzun, on demeure confondu. Que ce petit homme sans beauté, ait été un homme à bonnes fortunes, voilà ce que seule une femme pourrait expliquer. Mais qu'un La Varende ne lui refuse pas son estime, voyant en lui un « petit démon » plutôt qu'un extravagant, courageux parfois, mais d'une vanité ridicule, d'une insolence grossière et sans dignité vraie, voilà qui demeure pour nous incompréhensible. Pourquoi ? Parce que, malgré le mot de Lamartine « En France, on se relève de tout, même d'un canapé », il y a des gestes qu'on ne fait pas, des postures qu'on ne prend pas, sans se déshonorer pour jamais. Non content de payer de sa personne — c'est le cas de le dire — certaines indiscrétions ancillaires, Lauzun se glissa une nuit, sous le lit qui accueillait disons Jupiter et Alcémène. Ce mode d'espionnage lui permit ensuite de jeter quelques injures populacières à la tête de la Marquise de Montespan. Sans doute, avait-il pris le temps d'épousseter son habit et de rajuster ses rubans. Mais avait-il pu épousseter aussi son honneur ?

Estimant l'insolence, J. de La Varende semble excuser parfois qu'elle devienne celle de la valetaille. Nous le regrettons d'autant plus qu'il vaut mieux, croyons-nous, beaucoup mieux que telles de ses amitiés rétrospectives.

En tout cas, son talent reste ici hors de cause. C'est celui d'un artiste débordant de vie, ardent, dévorant et qui, plein de souvenirs, de traditions, d'images, riche d'émotions et de passions, restitue, exprime tout ce qu'il sent avec une liberté, une vigueur irrésistibles. Capable de l'application nécessaire pour une miniature, il enlève récits, portraits, tableaux d'ensemble avec une fougueuse maîtrise. Avec cela, susceptible de délicatesse, de pitié, de tendresse. Surtout, sensible à la grandeur. Il peut ne pas toujours la voir où elle se cache et, parfois, la supposer là où elle n'existe guère. Il n'est jamais médiocre, ni dans son inspiration ni dans son art ; pas même dans ce qu'on peut croire ses erreurs. Ce n'est pas un mince mérite.

Gaillard de Champris

Le sens des faits

En mémoire du T. R. Père Benoît Mailloux, O. P.

Le samedi 17 décembre 1949, à Ottawa, mourait, âgé de cinquante-trois ans, le T. R. Père Benoît Mailloux, O. P., Maître en théologie. Dans cette *Revue Dominicaine*, où il a plus d'une fois écrit et qu'il a toujours appuyée dans son effort d'apostolat doctrinal comme dans son rayonnement, je voudrais retracer brièvement un aspect de sa physionomie dominicaine.

* * *

Né à Saint-Hilarion de Charlevoix le 8 avril 1896, Jean Mailloux avait fait ses études secondaires au Petit Séminaire de Chicoutimi. Le 3 août 1917, à Saint-Hyacinthe, il recevait l'habit des Frères Prêcheurs avec le nom de Benoît. Prêtre à Ottawa le 7 mai 1922, lecteur en théologie au mois de juin 1924, il devait bientôt partir pour Rome d'où il nous reviendrait docteur agrégé de l'Angelicum à l'été 1927. Dès lors il sera toujours professeur de théologie, soit au *Studium Generale* de son Ordre dans la Capitale, soit à la Faculté de l'Université Laval. Plus encore, pendant seize ans, de 1929 à 1939 puis de 1942 à 1948, il dirigera le Studendat dominicain : *Studiorum Regens*, ainsi que nous disons depuis l'époque du Docteur angélique. Voici deux ans, le degré suprême de Maître en saint Thomas venait couronner sa carrière.

Vers la fin de son noviciat, une retraite faite auprès de lui et de ses frères avec d'autres élèves des collèges classiques me valut de connaître le motif de sa venue chez les Dominicains. Dès le début de ses études secondaires, il s'était senti appelé à la prêtrise. En approchant du terme, il se posait souvent la question : sous quelle forme, dans quel genre de vie devrai-je étayer et faire fructifier en moi et par moi la grâce sacerdotale ? Peu expansif, déjà porté à la réflexion en profondeur, le jeune homme pensait volontiers — en creusant le présent — à l'avenir religieux de ce peuple canadien-français pour lequel il voulait offrir son existence. Des controverses autour du livre de Louis Hémon plus vives en milieu chicoutimien comme de constatations poursuivies pour son propre compte, il avait déduit qu'après 1760 la religion avait été pour les nôtres *La* Mère aux conseils d'espoir et de salut. Mais cent cinquante ans plus tard, notre christianisme, naguère cultivé à des températures tragiques, devenait de plus en plus un beau dehors, trop exclusivement épousseté par

des prédications et des mesures disciplinaires. C'est qu'entre temps bien des ferments anti-chrétiens avaient réussi à s'introduire en douceur dans un organisme autrefois à l'abri des contacts délétères. Réagir pendant que nous en avons les moyens. Saisir et décider qu'il nous faut notre foi chrétienne à chacun de nous, notre foi invinciblement personnelle. Non pas seulement parce que le curé l'a dit ou parce que nos ancêtres furent chrétiens. Connaître par soi-même la vérité révélée à croire pour la transfuser dans notre *vie vivante* et vivifiante. Cette vérité divine à nous confiée par le Christ, la pétrir en agir personnel dans le cadre concret de notre existence quotidienne. Telle est la base sur laquelle le finissant de 1917 décida de bâtir sa vie sacerdotale pour y arc-bouter celle des autres. Une influence aimée lui indiqua, comme réponse directe à son désir, cet Ordre des Prêcheurs dont Thomas d'Aquin a précisé avec une filiale lucidité la profonde vocation doctrinale.

Après avoir pénétré, à Ottawa d'abord, puis à Rome auprès du T. R. Père Garrigou-Lagrange, l'aliment de vie que doit être toujours la sainte théologie, le Père Mailloux fut appliqué à l'enseignement. Professeur de la doctrine à nous par Dieu révélée, il le sera jusqu'à son dernier jour terrestre. A l'occasion — une occasion qui ne sera pas rare — il l'exposera à des auditoires du dehors dans des récollections sacerdotales, devant des communautés religieuses ou en présence de groupements d'Action catholique. Devant ces âmes, il aimait à poser dès l'abord le problème de fond. A une époque où l'on proclame la nécessité d'un dynamisme catholique des plus vigoureux pour enrayer tant de courants païens répandus même chez nous, est-ce bien l'heure de nous retourner vers les mystères les plus élevés et les plus profonds de notre condition de chrétiens ? Il répondait oui, puis, avec lenteur et solidité, établissait et infiltrait à ses auditeurs le bien-fondé de sa réponse. A ceux et à celles pris chaque jour dans un engrenage d'occupations dites *extérieures*, il montrait comment il leur fallait se défaire de cette idée et de cette pratique si tenaces chez nous que toutes les modalités des devoirs d'état s'opposeraient de soi à notre vie divine profonde et continue. Quand cesserons-nous de vouloir quitter nos occupations journalières, nos besognes de gagne-pain pour nous croire chrétiens ? Chrétiens inférieurs par une messe dominicale ou une prière quotidienne ?

De façon habituelle, d'abord et avant tout, le Père Mailloux fut l'apôtre des futurs apôtres du Verbe divin. Ce qu'il a été dans la plus haute des vocations professorales, une plume autorisée le décrira. Nous ne pouvons pas ne pas rappeler aujourd'hui les contributions substan-

tielles publiées ici même, la collection de brochures religieuses lancées grâce à sa fondation des Editions du Lévrier, et surtout son initiative des *Etudes et Recherches, Cahiers de Théologie et de Philosophie*. Dans l'érection par lui préconisée d'un Institut d'Etudes Médiévales (Ottawa 1930 — Montréal 1942), il voyait le moyen d'aider l'élite intellectuelle d'aujourd'hui à consolider le présent pour l'avenir en étudiant par contact direct, selon tous les critères scientifiques, une époque où les plus grands docteurs de l'Eglise travaillèrent à réaliser la société internationale chrétienne. Qu'il me soit permis d'ajouter combien avaient rencontré le pur vouloir de son âme les pages publiées dans cette revue, au mois de septembre 1948, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire des Dominicains au Canada. Cette volonté inlassable des évêques et prêtres de chez nous, au dernier quart du dix-neuvième siècle, d'introduire dans notre catholicisme un élément vital de doctrine toujours plus accentuée lui paraissait le plus beau et le plus sûr signe d'espoir pour notre avenir chrétien. Et en même temps, une obligation à la fois lourde et glorieuse pour les blancs ouvriers de ce message de vérité à vivre pour en faire vivre leurs compatriotes.

Pour sa part, il a su voir à ne jamais démériter de cette tâche primordiale. Dans sa vie religeuse individuelle comme dans son apostolat d'enseignement conventuel ou extérieur, le Père Mailloux est allé de l'avant. Discret, simple, secret même, s'effaçant volontiers une fois que le ferment de vie avait été communiqué. Il avait le sens très vif du ridicule de ceux qui occupent leur temps à faire la théorie sonore de ce qu'ils pratiquent moins que plus. Travail persévérant, réalisme de surnaturel aloi, simplicité de parler et d'agir s'alliant à une vraie dignité religieuse : trois des constantes de son efficacité dans l'action dominicaine à lui dévolue.

* * *

La veille de Noël 1925 voyait le Père Benoît Mailloux à Rome, présent à la fermeture de la Porte sainte par Pie XI en conclusion du premier Jubilé ordinaire de notre vingtième siècle. Puisse cette vigile de Noël 1949 le trouver au-delà des portes éternelles dont la liturgie de l'Année jubilaire rappelle avec instance la bienheureuse et suggestive évocation. C'est le souhait de nos cœurs. C'est notre prière fraternelle. Que nos lecteurs et amis nous y aident dans leurs suffrages offerts pour lui au Christ Sauveur par sa Mère Immaculée, *Janua Cœli*.

A. Papillon, O. P.

Noël chez les Compagnons

Le 29 décembre dernier, le R. Père Legault invitait l'*Institut d'Etudes médiévales* à la représentation du *Mistère de la Nativité de Notre Sauveur*, d'Arnoul Gréban. Je n'aurai pas l'impertinence de louanger les *Compagnons* pour la qualité de leur admirable spectacle. Le recueillement liturgique où ils m'ont entraîné n'a pas empêché mon souvenir de capter ces belles images qui m'enchantent encore : cette Annonciation contemporaine de Fra Angelico ; cet Ange d'une apocalypse apaisée apparaissant aux bergers, — un tableau génial qui suffirait à classer Claude Perrier parmi les artistes de la mise en scène — les gestes candides de cette Madone, imités peut-être des miniatures les plus belles que j'aie vues : celles des antiphonaires de la bibliothèque Piccolomini, à Sienne. Plus évocatrice que l'autre, la musique du verbe préserve son insinuation persévérante : je ne cesse pas d'entendre le leitmotiv d'Elisabeth : *Ma Dame, ma chère Maîtresse*, ou le récitatif des Mages écarlates et blancs.

La ferveur du public m'a suggéré des réflexions inattendues. Cet art médiéval, dans le dépouillement de son réalisme, peut atteindre aux fins les plus ambitieuses de l'art abstrait : un retour à l'*essentiel*, par delà les formes et les choses. Plus encore que la statuaire des cathédrales, le théâtre du moyen âge peut nous engager dans le mystère de l'homme et de son destin. Je crois d'ailleurs, et je voudrais bien quelque jour vérifier cette prétention, que le théâtre s'est imposé à l'art médiéval lui-même. C'est lui peut-être définitivement qui a su délivrer la pierre de son hiératisme inné. Les jeux et les mystères des porches se continuent sous la patine des tympans. On n'échappe pas à cette suggestion devant ces *Jugements derniers*, celui de la façade occidentale de Notre-Dame de Paris ou du portail du Sauveur à Amiens, ceux plus tardifs, plus exubérants aussi, de Berne et de Fribourg, où quelque diable mascaron hale vers l'enfer la cordée de son bestiaire impudique, ou pique de son trident un obèse chanoine, ennemi du maître d'œuvre.

Le Père Legault se doutait-il qu'il nous invitait à bien plus qu'à son spectacle ? Qu'il veuille entendre ici notre gratitude. Cette rencontre des *Compagnons* et des médiévistes dépasse l'inédit et l'inefficacité d'un symbole. Pour nous, elle a confirmé l'opportunité de nos ambitieux projets.

Dès l'an prochain, nous voudrions inviter le public montréalais à une première *Initiation à la musique médiévale :* cours, et audition de disques rarissimes. L'expérience de Mme Lucie de Vienne Blanc ne nous en dissuade pas, quand j'oserais dire que l'inexpérience même des voix

qu'elle dirigeait ne pouvait plus faire écran entre notre enchantement et la mélodie spontanée des vieux chants de Nau. La chorale *Kakébongué* trouverait là aussi un répertoire égal à sa ferveur scoute et à la valeureuse *promesse* de ses débuts.

Il se pourrait bien que notre enseignement actuel des chartes de la liturgie médiévale, par le plein épanouissement de son objet même, s'élargisse en des cours plus spécialisés. Nous étudierons plus en détail comment le besoin d'une participation vitale à la liturgie éprouvé par le peuple chrétien, quand celui-ci était plus ou moins insatisfait par l'office trop uniforme des fêtes du temporal, provoqua spontanément la naissance du drame liturgique, qui se déploie d'abord à l'intérieur des églises. De la sorte, on retrouverait l'insertion historique du mystère profane — au sens étymologique — de son cadre originel et religieux : on raccorderait les recherches de Cohen et les intuitions de Ghéon aux sources de l'érudition révélatrice du grand livre de Young : *The Drama of the mediaeval Church.*

La rencontre du mystère de Gréban et du Mystère de la Messe au théâtre des *Compagnons* a affirmé sans plus les relations historiques du théâtre et de la liturgie. C'est dans cette référence au moyen âge que nous avons nous-mêmes songé, au risque d'en déconcerter plusieurs, à associer dans une même section de l'Institut la liturgie et les arts médiévaux. Qui sait ? Un jour peut-être, le Directeur ou quelqu'un de ses *Compagnons*, pourra inaugurer chez nous une chaire de l'*Histoire du théâtre au moyen âge*, voisine attendue d'une chaire de liturgie. Il y a longtemps que je rêve de ce retour des *Théophiliens* à la Sorbonne !

L'actualité a couvert de ses alluvions quotidiennes le Noël des *Compagnons*. Qu'ils aient eu l'audace de convier Montréal à un tel spectacle et qu'ils n'aient point été déçus, c'est un bilan avantageux de l'état de culture en cette ville. Que les *Compagnons* soient rejoints par des théologiens et des philosophes chartistes, on doit y voir le présage d'un premier retour à cette rigoureuse cohérence et à cette unité spirituelle de la puissance créatrice de l'homme, en tous ses domaines d'invention et de recherches, qui fut la réalisation la plus ardente du moyen âge : l'âge des *Sommes*, des cathédrales, de la *Divine Comédie* et des mystères. Par delà l'actualité des gazettes, *le sens de ces faits* demeure. Dieu nous empêche de faillir à l'optimisme qu'il conseille !

Th.-André AUDET, O. P.

Une après-midi avec John Ford

Action — Images

L'art du cinéma, au fond, n'a pas d'autres règles que celles du conte de fées en images. Rappelons-nous ce que nous attendions la première fois que notre mère nous donna la solennelle permission d'aller au cinéma: quelque chose de *merveilleux*, de très beau à regarder, avec une histoire passionnante. Un conte de fées quoi : une belle histoire, de belles images. L'art cinématographique n'a pas d'autres nécessités : qu'on nous donne de l'action et une bonne photographie, nous aurons un bon film. Le reste n'est — du pur point de vue cinéma — que bouillie pour les chats.

C'est à quoi je songeais, l'autre après-midi, en voyant deux beaux films de John Ford réunis par un extraordinaire bonheur au même programme d'un petit cinéma. Si je n'avais été prévenu de leur valeur, je n'y serais jamais entré ; un film de guerre et un *western* me plongent dans une panique à laquelle je sais que vous êtes sympathiques. Est-ce que Ford a voulu racheter ces genres détestables en y superposant des considérations philosophiques ou des leçons morales — et pourquoi pas une crise psychiatrique ? Que non : il a pris tout simplement la vieille matière première, qui avait servi à tous les films du genre, et il l'a ordonnée selon les principes du conte de fées : action, images. Il en est résulté deux chefs-d'œuvre : *Long Voyage Home* et *Stagecoach*.

Ce n'est pas que l'après-midi ait très bien commencé : *Long Voyage Home* au début, s'avère trop loquace pour être le cinéma parfait. Il y a une thèse là-dedans, à savoir que la vie en mer est plus pure, mieux dégagée des servitudes humaines que celle du terrien. Heureusement, cette pénible loquacité ne dure pas de façon exagérée ; et si la thèse ne disparaît pas pour autant, elle s'inscrit par la suite dans les images et dans les faits, plus que dans les mots. La thèse, c'est l'épopée des marins du *Glencairn*, ce vieux sabot qui ramène une cargaison de dynamite en Grande-Bretagne durant la guerre.

L'action de *Long Voyage Home* se soumet, ou plutôt s'identifie à l'image ; celle d'une mer capricieuse, tantôt favorable et tantôt rageuse (qui est d'ailleurs le personnage principal du film), d'un cargo peu reluisant, d'une équipe de « durs », d'un ciel généralement sombre. C'est tout cela qui nous entraîne, ce mouvement un peu confus d'images incantatoires qui nous introduisent aux mystères de la mer. Et sont-elles superbes, les images ! Balayé par les vagues, le poussif cargo prend par moment une allure de vaisseau-fantôme ; et je me souviens comme d'une

bénédiction de cette image d'après l'orage, où le bateau émerge lentement de la brume, comme une présence lentement affirmée et tout à coup si intime... Le principal mérite que je reconnais aux acteurs, quelque brillants qu'ils soient (John Wayne et Thomas Mitchell sont des maîtres), est de s'intégrer sans effort à ce mouvement qui n'est pas le leur.

* * *

Avec *Stagecoach*, renversement de la technique : ici c'est l'action, l'action brutale, qui asservit l'image à ses fins. Le film a tout d'une gageure. John Ford a réuni dans la diligence obligatoire tous les personnages du *western* classique : le shérif, le cocher jovial et couard, la femme qui va rejoindre son mari-soldat, le *crook*, le bon bandit repentant, la fille de douteuse réputation et les autres. L'événement central ne montre pas plus d'originalité : une attaque de sauvages, repoussée par des soldats venus d'on ne sait où. Et le film se termine sur la scène classique du bon bandit et de la fille qui s'en vont, libérés miséricordieusement par le shérif, refaire leur vie sur un ranch. *Stagecoach* ne se distingue en rien des autres *western*, sinon par... l'excellence.

Le rythme captivant de son action, John Ford l'a emprunté, c'est celui-là même de la diligence. Voyez le plan du film : la diligence arrive en ville, embarque ses passagers et part sous la menace d'une attaque d'Indiens ; le ciel s'assombrit progressivement (comme dans les romans de Pamphile Le May !) comme pour nous donner l'impression que le malheur approche. Fausse peur, la diligence arrive sans encombre à l'étape. C'est un temps de repos au milieu du film, le temps qu'il faut pour corser l'intrigue, ajouter quelques éléments nouveaux (dont un nouveau-né !), appesantir la menace de l'attaque sur les voyageurs. Reprend le rythme de la diligence, dans la crainte d'abord, puis dans un allègement progressif jusqu'à ce que, au moment où l'on croit enfin tout danger passé, survienne l'attaque qui se termine de la façon que j'ai déjà dit. Un moment de répit pour dénouer tous les fils de l'intrigue, et le film. Ça n'est pas plus compliqué.

Le vrai mérite du film est de concentrer l'action sur les deux étapes du voyage en diligence. Les trois temps fixes — ceux du commencement, du milieu et de la fin — ne sont là que pour nouer ou dénouer une intrigue qui se *joue* au rythme de la diligence. C'est dans cette traditionnelle voiture, hantise du cinéma de l'Ouest, que les personnages prennent la vraie dimension qui leur est dévolue par l'action. *Stagecoach* est au fond l'épopée de la diligence, comme *Long Voyage Home* était celle du vieux

sabot ; et c'est leur légende, leur « mythe » qui commande la tonalité du film. Il est à noter là-dessus que John Ford a fait la lumière abondante dans *Stagecoach*, au contraire de *Long Voyage Home*, qui est très sombre. Cela tient à la différence des mythes exploités : le premier, né d'hier avec le cinéma lui-même, est neuf et dynamique, il appelle une fin agréable. Tandis que le deuxième est antique, pessimiste comme toutes les chansons de marins, et il appelle la catastrophe. Mais tous deux ont cette qualité d'être parfaitement identifiés au cinéma, par une habitude de films authentiques.

* * *

Un tel cinéma a-t-il valeur d'art ? Mon Dieu, on s'est bien chicané sur la question de savoir si le cinéma comme tel pouvait prétendre à l'art, ou s'il n'était au contraire qu'un divertissement populaire, destiné tout au plus à une perfection nécessairement inférieure. Pour ma part, je ne vois pas pourquoi les conditions générales de l'œuvre d'art — une matière durement conscrite par une forme d'aimables proportions — ne pourrait pas s'appliquer au cinéma comme aux autres domaines de l'activité de représentation. Il me paraît d'ailleurs indubitable qu'il peut opérer cette *katharsis* qu'Aristote (lui-même !) assignait comme effet de l'art, les deux films en question m'en sont une preuve. Plus que les autres arts peut-être, le cinéma devra se souvenir de ses origines peuple, à cause de ses moyens d'expression qui l'obligent à plus de réalisme, à cause aussi de ses mythes propres. Mais je ne vois pas que cela puisse présenter d'objection ; ce serait même une plus forte garantie d'authenticité, de communion au réel.

De toute façon, si l'on peut considérer un film comme une œuvre d'art, je crois qu'il faut accorder ce titre aux deux pellicules de John Ford dont je viens de vous entretenir. Et il faut tirer son chapeau bien bas devant ce monsieur qui, dans l'atmosphère de facilité qui règne à Hollywood, sait construire avec une pareille rigueur.

Gilles Marcotte

L'esprit des livres

S. Thomas Aquinas — « Opuscula omnia necnon opera minora ad fidem codicum restituit ac edidit R. P. Joannes Perrier, O. P. » Tomus primus. Opuscula philosophica. Paris, Lethielleux, 1949. 23 cm. 620 pages.

Il serait assurément superflu d'apprendre aux lecteurs de la *Revue Dominicaine* ce que représente cette partie de l'héritage littéraire de saint Thomas d'Aquin qu'on appelle les *opuscules,* c'est-à-dire un ensemble d'ouvrages, de nature et de dimensions diverses, groupés très tôt, et réunis dans une collection sous le titre assez vague de *opuscula.* Les historiens sont loin d'avoir résolu tous les problèmes que pose l'ensemble de la collection aussi bien que tel ou tel opuscule en particulier. En attendant que l'étude de la tradition manuscrite et des monographies consacrées aux œuvres les plus difficiles aient jeté la lumière sur ces problèmes il fallait que ceux qui s'intéressent à la pensée de saint Thomas pussent disposer d'un texte facilement accessible.

M. Lethielleux, qui en 1927 avait confié au P. Mandonnet la publication de cette partie de l'œuvre de saint Thomas, avait mis à notre disposition cet instrument de travail indispensable. L'édition était certes imparfaite. Elle se contentait de reproduire les éditions précédentes, en y ajoutant, malheureusement des fautes nouvelles. Telle qu'elle était, elle a cependant rendu de réels services. Elle était épuisée depuis de nombreuses années. Au lieu de procéder à une simple réimpression, ce qui eût été la solution facile, M. Lethielleux a voulu profiter de l'occasion qui s'offrait à lui, pour nous donner un texte revu et corrigé d'après les manuscrits. C'est le P. Perrier qui a bien voulu se charger de cette tâche. Il ne s'agissait pas d'anticiper sur le travail des éditeurs de la commission romaine. L'édition préparée par le P. Perrier n'est donc pas une édition critique au sens précis du mot. On s'est contenté de consulter les meilleurs manuscrits parisiens, d'en choisir celui qui paraissait le plus sûr, d'en reproduire le texte, tout en donnant, dans l'apparât, les variantes les plus intéressantes des autres manuscrits, ainsi que les leçons des éditions antérieures.

On peut regretter assurément qu'on ait dû se contenter d'une base relativement étroite. On peut discuter également la valeur du manuscrit retenu comme témoin le plus sûr. Mais, d'une part, les circonstances dans lesquelles le travail a été entrepris ne permettaient pas de recourir aux manuscrits étrangers. D'autre part, l'apparât permet de discuter, dans presque tous les cas, le texte adopté par le P. Perrier. Il suffit d'ailleurs de comparer la présente édition avec les éditions antérieures pour se convaincre des améliorations notables qu'elle nous apporte, tant pour l'établissement du texte que pour l'identification des sources et l'indication des références. Tel qu'il est, avec ses qualités et ses limites, dont d'ailleurs l'éditeur nous avertit loyalement, le travail du P. Perrier rendra aux travailleurs les services qu'on en attend.

L'édition comportera 3 volumes. Le premier, qui vient de paraître, contient les opuscules philosophiques, c'est-à-dire : *de principiis naturæ, de mixtione elementorum, de ente et essentia, de æternitate mundi, de motu cordis, de unitate intellectus, de substantiis separatis, de operationibus occulis naturæ, de regimine subditorum* et la partie authentique du *de regno*. Pour ce dernier il semble bien, d'après les spécialistes, que c'est à tort qu'on a rejeté comme inauthentique les paragraphes 55-60 du 2e livre. Un premier appendice donne la partie inauthentique du *de fallaciis, de propositionibus modalibus, de demonstratione, de IV oppositis, de natura accidentis, de natura generis, de natura materiæ, de principio individuationis, de natura verbi intellectus, de differentia verbi divini et humani, de instantibus.*

Le tome II, actuellement en préparation, contiendra les opuscules théologiques. Le dernier réunira les commentaires de saint Thomas sur les Noms divins, les opuscules de Boèce et le *de causis*. Souhaitons que leur parution ne se fasse pas trop attendre.

L. B. Greiger, O. P.

Louis Bourgoin — « Histoire des Sciences et de leurs applications ». Les Editions Chantecler, Montréal, 1949. 19.5 cm. Tome II : 208 pages. Tome III : 200 pages.

Ce nous est une grande joie de pouvoir lire aujourd'hui les causeries que M. Bourgoin prononça à Radio-Collège. En les écoutant nous avons souvent regretté la lenteur du crayon ou de la plume à noter les belles phrases chargées de la substantive moelle de l'érudition. Heureusement la publication de ces travaux nous permettent d'avoir toujours sous la main ces savants cours.

Le premier volume, d'une étonnante densité, contient de vastes fresques hautes en couleurs de l'histoire de la médecine, de l'exploration de la terre, des découvertes célestes... Il enchâsse dans ses récits des biographies judicieusement documentées d'Hippocrate, de Ptolémée, de Léonard de Vinci, de Copernic, de Tycho-Brahé, de Képler, d'Olivier de Serres, de Paracelse, d'André Vésale. Nous avons lu avec un très vif intérêt les chapitres riches de renseignements intitulés : *L'invention de la boussole et ses conséquences,* et *L'astronomie nautique et les découvertes maritimes des XVe et XVIe siècles.*

Le second volume continue l'enchantement. L'histoire de la chirurgie, illustrée par Ambroise Paré, celle de la découverte de la circulation du sang par William Harvey nous captivent. L'auteur évoque dans un autre chapitre *Le rôle des grandes académies dans le développement des sciences au XVIIe siècle.* Nous revenons à la médecine avec Leeuwenhoek et les microbes. C'est ensuite l'histoire de la géologie scientifique et de la mesure de la terre. Les derniers chapitres sont consacrés à la botanique avec Malpighi, Tournefort, Linné, Buffon. Le volume se termine avec l'histoire d'une dynastie de savants, celle des De Jussieu.

Voici un extrait de cet ouvrage qui nous permet de constater le style classique et toujours facile de M. Bourgoin : « C'est une joie qu'il n'est pas souvent donnée aux savants de goûter que de s'installer à leur guise pour travailler ! Tycho fit construire (grâce à la générosité de Frédéric II, roi de Danemark) au milieu d'un parc le fameux observatoire qu'il baptisa *Uranibourg*. C'est là que l'astronome, spécialement doué pour la mécanique instrumentale, accumula les instruments d'observation et de mesure les plus parfaits qu'il put faire construire. Entre autres, un globe de 6 pieds de diamètre qu'il avait fait faire à Augsbourg ; un quart de cercle de 18 pieds de rayon ; une horloge gigantesque, en cuivre, marquant les secondes et qui avait une roue dentée de 1 200 dents ; des horloges à écoulement de mercure, etc., etc... Et c'est avec ces richesses bien utilisées que Tycho-Brahé fit tant d'observations plus précises que les autres, dressant un catalogue de 777 étoiles, publié en 1603 ; donnant une table pour tenir compte du phénomène si important de la réfraction atmosphérique qui provoque un aplatissement apparent du disque solaire au levant et au couchant ; accumulation des mesures qui, si elles étaient entachées d'erreurs, car il ne connaissait pas encore les lunettes, ne marquent pas moins des progrès qui lui ont permis, par exemple, de perfectionner la théorie de la lune en découvrant une autre inégalité dans son mouvement, puis le mouvement des nœuds et l'inclinaison de l'orbite. (...) Tycho-Brahé mourut le 24 octobre 1601 en répétant sur son lit de mort cette phrase : *Il me semble que je n'ai pas vécu en vain.*

L'Histoire des sciences et de leurs applications est un ouvrage de vulgarisation que l'on aime lire et que l'on aimera relire et consulter.

Elie Goulet

Albertine Laperle-Bernier — « Le Château des illusions ». Roman. Montréal, 1949. 18.5 cm. 192 pages.

Voici un roman composé à la manière de Magali.

L'intrigue, loin d'être banale, se situe dans une ambiance plutôt artificielle, exotique même, que l'auteur évoque comme étant l'atmosphère de la haute bourgeoisie de la métropole. On y mène la grande vie : les difficultés financières, s'il en surgit, sont vite comblées par les Parques bienveillantes qui se chargent d'occire quelque mortel fortuné qui comblera ses héritiers. Geoffroi Vigeant est un misogyne convaincu. Ce sentiment s'est enraciné en lui à vivre près d'une mère sans cœur qui ne l'a jamais aimé. Il accepte de remplacer André Jasmin, son meilleur ami, à un mariage en qualité de garçon d'honneur. Geoffroi y accompagnera Gisèle Marion. Le jeune homme serait certainement tombé amoureux de Gisèle, mais il est victime d'une mystification montée par Yvon Bernard, mystification qui menace la belle amitié qui a toujours existé entre lui et André, mystificaton qui surtout l'éloigne de la sympathique Gisèle. Puis, Geoffroi hérite de la grande fortune de son oncle Gustave Vigeant. Cet oncle lui laisse plusieurs propriétés dont un superbe chalet rustique sis sur les bords

du lac Simon, appelé le Château des Illusions. Son oncle lui a encore écrit un long document où il lui raconte comment il a dû essayer d'oublier le grand amour de sa vie et où il le charge d'une mission : Dans *Le Château des Illusions* tu trouveras, dans un coffre en acajou caché tout au fond du grand placard de la chambre bleue, sa photographie, une rose fanée qu'elle me donna un soir dans le jardin ; tu y trouveras aussi quelques lettres d'amour et enfin tu connaîtras sa vraie personnalité. Son nom d'épouse est inscrit dans maintes découpures de journaux qui se trouvent de même dans le coffre en bois d'acajou ». Et l'oncle Gustave chargeait Geoffroi de retrouver cette personne... C'est ici que réside le grand intérêt de l'intrigue que je laisse au lecteur à découvrir.

Ce roman intéressant est écrit en un style directement issu de la chambre bleue de l'Hôtel de Rambouillet.

André Tilly

Henri Peyret — « Le Plan Marshall peut-il sauver l'Europe ? » S. E. F. I., Paris. 19 cm. 240 pages.

Témoignage chrétien du 18 novembre dernier rapporte qu'une semaine plus tôt, le jour même du Souvenir, trois soldats américains venus d'Allemagne à Paris furent injuriés et pourchassés par des manifestants surchauffés. Le motif ? Ces trois permissionnaires se voyaient attribuer, à leur corps défendant, le rôle de représentants patentés du Plan Marshall. Leurs agresseurs parisiens n'avaient certes pas lu l'ouvrage de M. Peyret. Ils y auraient trouvé une synthèse objective et puisé une appréciation irénique du fameux Plan : ses origines, son fonctionnement, son application.

Dans ce documentaire clair et net, chaque point est décrit avec une minutie scrupuleuse, un soin d'anatomiste soucieux de mettre en évidence les détails qui ont souvent une grande importance. Bien loin de verser dans la philosophie de l'histoire ou de se laisser tenter par l'attrait des commentaires *prophétiques*, l'auteur s'en tient à sa fonction d'informateur. Ce sont précisément cette modestie et cette modération qui feront apprécier son volume par les lecteurs de notre revue. Même s'ils ont ouvert « Pourquoi le Plan Marshall » de James Warburg (Paris, Self, 1948) ou « L'Amérique en Europe. Le plan Marshall et la coopération internationale » de M. Bertrand de Jouvenel (Paris, Plon, 1948), qu'ils veuillent bien s'intéresser à l'ouvrage de M. Henri Peyret. Ils lui trouveront trois principaux mérites : plénitude, clarté, objectivité.

André Diotte

Paraîtra bientôt :

LES TRIBULATIONS DU CURÉ DE SAINT-TRISTAN

Roman par

JEAN BOUSQUET, O. P.

Cet ouvrage emprunte au roman son cadre et ses personnages. Il exagère les travers et certains ridicules des paroissiens de Saint-Tristan, de même que les qualités du pasteur.

Les Canadiens français aiment leurs prêtres et ils savent qu'ils leur doivent d'être aujourd'hui une race croyante et forte qui déjà porte haut, en terre d'Amérique, le flambeau de sa civilisation, de sa culture et de sa foi.

Un livre qui fera réfléchir tout en intéressant le lecteur.

PRIX : **$1.25**

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL-28

La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

La caisse d'épargne pour prêts mutuels
Versé à ses membres : près $11 000 000

Siège Social : 1306 est, rue Sainte-Catherine Montréal

Ch.-Auguste Gascon, Prés.

J.-Ed. Jeannotte, Vice-Prés.

J.-Art. Tremblay, Sec.

tél.. CR. 9957 — 6296, Rue ST-ANDRÉ, Montréal

LES PRODUITS MADELON ENRG.

EXCELLENT CONTRE:
MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE . RHUMATISME .

TÉL. 3-9472

PHOTO - LITHOGRAPHIE INC.

Création et impressions lithographiques en une ou plusieurs couleurs

30, AVENUE CONWAY QUÉBEC, P. Q.

A. DESLAURIERS & FILS Ltée

MANUFACTURIERS DE :
Portes et Châssis — Ameublements d'église, tels que : bancs, stalles, confessionnaux, etc. — Mobiliers scolaires

68, rue Lalemant — Québec, P. Q.

FRS. POULIOT
GÉRANT

TÉL. BUREAU : 2-5212
RÉSIDENCE : 2-5251

La Maison SYLVIO MARCEAU Enrg.

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES
AMBULANCE JOUR ET NUIT
182, MARIE DE L'INCARNATION
800, RUE ST-VALLIER QUÉBEC

Tél. 5-9739

LAGUEUX, E. & FILS Ltée

OPÉRATION FORESTIÈRE — BOIS — PULPE

35, Côte du Palais — Québec, P. Q.

Tél.
DExter
1163

COLLES DE TOUTES SORTES

En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide

MEREDITH, SIMMONS & Co. Ltd.

2125
Remembrance
Road
Lachine

TÉL.
2-9411

KELLY ET LEDUC
FERRONNERIE

67, rue
WELLINGTON
HULL, P.Q.

PAUL-E. BRAZIL

FIXEZ-VOUS UN BUT

Prenez la résolution d'économiser $50, $100, $500 ou $1 000 en trois mois, six mois ou un an. Ce but fixé, ne le perdez jamais de vue. Persévérez, malgré les difficultés du début. Vous l'atteindrez. Vous le dépasserez. Ouvrez aujourd'hui un compte d'épargne à la

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

540 BUREAUX AU CANADA
67 SUCCURSALES À MONTRÉAL

Jeunes gens qui songez à entrer dans une carrière industrielle, la sécurité et le succès de votre avenir dépendent de votre formation technique. Devenez des techniciens ou des ouvriers spécialisés en fréquentant l'une ou l'autre des écoles d'enseignement industriel de la province.

Ecoles Techniques, à Montréal, Québec, Trois-Rivières, Hull, Rimouski et Shawinigan-Falls. **Ecole des Arts Graphiques,** à Montréal. **Ecole du Meuble,** à Montréal. **Ecole de Papeterie,** à Trois-Rivières. **Ecole des Textiles,** à Saint-Hyacinthe. **Ecole d'Automobile,** à Montréal. **Ecole de Marine,** à Rimouski. **Ecole Centrale,** à Montréal. **Ecole des Métiers Féminins,** à Montréal. **Ecoles d'Arts et Métiers** dans toute la province.

Demandez les prospectus
Renseignez-vous sur les conditions d'admission

La province de Québec possède maintenant le système le plus complet d'écoles industrielles. Toutes ces écoles relèvent du

MINISTÈRE DU BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DE LA JEUNESSE

L'HON. PAUL SAUVÉ
MINISTRE

Me GUSTAVE POISSON
SOUS-MINISTRE

ROME

L'ANNÉE SAINTE DANS LA VILLE ÉTERNELLE...

* * *

Magnifique album à prix populaire — 32 pages richement illustrées

* * *

A répandre dans les paroisses, écoles, couvents, collèges...

* * *

A donner aux employés

* * *

Format : 9 x 12 pouces

Prix : l'unité, $0.25 — La douzaine, $2.60 franco
Prix du cent : $19.50 franco

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**
5375, Av. N.-D. de Grâce — Tél. WA. 6765 — Montréal-28

GÉRARD GÉRARD LIMITÉE
ENTREPRENEURS PLÂTRIERS

SUCCURSALE À OTTAWA
SUITE 103 — 18, RIDEAU
TÉL. 2-9872
QUÉBEC :
89, RUE FLEURIE
TÉL. 5-7881

SPÉCIALITÉS :
OUVRAGES D'ÉGLISES, COUVENTS, ÉCOLES, ÉDIFICES PUBLICS

TÉL. DOLLARD 5512
933 RUE ST-ROCH
MONTRÉAL

MULTIPLIEZ VOS CHANCES DE SUCCÈS

OUVREZ UN COMPTE D'ÉPARGNE À

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

TÉL. FRONTENAC 3186*

LAITERIE PERFECTION DAIRY LIMITÉE LIMITED

2565 CHAMBLY MONTRÉAL

Casavant Frères Limitée
FACTEURS D'ORGUES
ST-HYACINTHE, P. Q.
ÉTABLIE EN 1880

Compliments de

DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs
705, Beaumont Montréal, P. Q. Tél. CRescent 4183

Achète bien
qui achète chez

Dupuis Frères LIMITÉE

Au service du public
depuis 1868

EUGÈNE CÔTÉ
PRÉSIDENT
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE
Manufacturiers de chaussures
ST-HYACINTHE

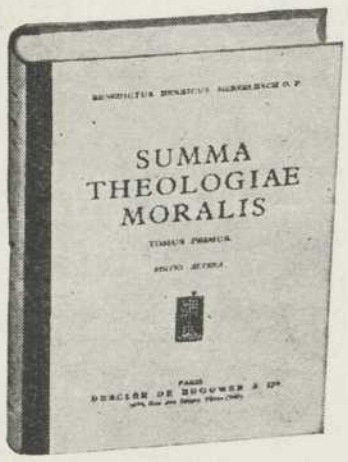
CONSULTATIONS { 2 à 4 Hres P.M. / 7 à 8 — P.M.

Dr P. del Vecchio
SPÉCIALITÉ:
MALADIES CHRONIQUES
CANCER, TUBERCULOSE,
ASTHME, RHUMATISME
TÉL.: FR. 1895
900 est, Sherbrooke

Une réimpression :

SUMMA THEOLOGIAE MORALIS

par le R. Père H. MERKELBACH, O. P.



Edition 1949

La série des trois volumes :

PRIX : reliure cartonnée : **$12.50**

SUMMA THEOLOGIAE

de

SAINT THOMAS D'AQUIN

dite Piana



5 volumes reliés toile :

PRIX : **$21.00**

En vente à **LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, Av. N.-D. de Grâce — Tél. WA. 6765 — Montréal-28

L'ANNÉE SAINTE...

quelques suggestions pour vos lectures

Rome, l'Année sainte dans la ville sainte. Album ..... l'unité	$ .25
Aux prises avec le Christ. Péguy, Bloy, Gide, Dostoïevski, Soloviev, Bardiev	2.25
Le sens de l'éternel, *par M. Philippon, O. P.*	1.00
Le Mystère de l'amitié divine, *par M.-D. Philippe, O. P.*	1.00
Le levain dans la pâte, *par H. Godin*	1.00
L'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *par Dom P. Delatte*, 2 v.	3.00
Les Epîtres de saint Paul, *par Dom P. Delatte*, 2 vol.	5.00
Le Mystère du Christianisme, *par M. Scheeben*	6.00
Le renouveau liturgique, *par Dom Pius Parsch*	2.25
L'Apôtre au cœur mangé : Jean de Brébœuf, *par P. Robinne*	2.50
Marie dans le dogme, *par E. Neubert*	1.25
La Vierge dans notre vie, *par R. Sineux, O. P.*	.75
Sainte Thérèse de Jésus à l'école du Christ, *par le R. Père de Juvigny, S. J.*	3.00
Essais de morale, *par J. Leclercq*, 4 vol.	7.75
Corpus mysticum, *par H. de Lubac*	2.50
Vers l'unité chrétienne, *par Karl Adam*	1.25
Le Jour du Seigneur, *par Mgr Chevrot, R. Guardini et P. Parsch*	3.00
Trésors de Rome, témoins de foi, *par J. de Saint-Martial*	1.50
Histoire du dogme catholique, *par René Draguet*	.35
Optimisme devant ce monde, *par D. Dubarle, O. P.*	1.25
Fabiola. Livre film. Scenario de *A. Blasetti*	1.00
Les petites vertus du foyer, *par Mgr Chevrot*	.75
Histoire doctrinale de l'humanisme chrétien, *par F. Hermans*, 4 vol.	11.00
La communauté humaine selon l'esprit chrétien, *par E. Marmy*. Nouvelle édition	6.00
La rencontre des humanités et la découverte de l'Evangile, *par Dom D. Lou*	1.25
Je suis chrétien. Manuel du baptisé, *par E.-M. Ménard, O. F. M.*	2.00
Catholicisme, *par Henri de Lubac*	2.50
La vie catholique, *par A.-D. Sertillanges, O. P.*, 2 vol.	2.50
La Mère du Sauveur et notre vie intérieure, *par R. Garrigou-Lagrange, O. P.*	3.00
Les trois âges de la vie intérieure, *par R. Garrigou-Lagrange, O. P.*, 2 vol.	5.00
L'histoire sacerdotale de Jésus, *par Thellier de Poncheville*	1.50
Les Bontés de Marie, *par H. Couture, O. P.*	1.00
Palinods. Poésies mariales, *par G. Lamarche, C. S. V.*	1.25
Celle qui ne trompe pas, *par R. Picher, O. P.*	1.00
Le Chrétien face à l'argent, *par le R. Père Riquet, S. J.*	1.25
Le Chrétien face aux ruines, *par le R. Père Riquet, S. J.*	.75
Le Chrétien face à la vie, *par le R. Père Riquet, S. J.*	.90
Le Chrétien face au pouvoir, *par le R. Père Riquet, S. J.*	1.00
La vie est-elle absurde, *par le R. Père Coulet, S. J.*	1.00

En vente à :

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL - 28

MES CONFESSIONS

par le R. Père Augustin-M. Séguin, O. P.

PRIX : **$1.25**



« Des curés, j'en ai connu, comme tout le monde, de toutes les sortes : des gros et des maigres, des petits et des grands, des bons et des moins bons, des malcommodes et des moins malcommodes, d'excellents curés qui étaient assez peu administrateurs et d'admirables administrateurs qui, par-dessus le marché, étaient aussi un peu curés. Tout compte fait, j'ai gardé d'eux un souvenir sympathique, mais s'il en est un que je n'oublierai pas, c'est mon ancien curé de Notre-Dame de Grâce.

« De stature impressionnante, il parlait peu mais ses mots portaient. Ses prônes ne dépassaient guère dix minutes. Il ne nous assassinait pas avec des demandes d'argent répétées, s'excusait les rares fois qu'il y touchait (« vous avez tant d'obligations... »), *nous félicitait régulièrement du résultat obtenu, et avec ce système récoltait plus que les quémandeurs sempiternels. Il ne s'exprimait pas en savant théologien, mais en prêtre. Beaucoup d'observation, poivrée d'un peu d'humour. Ses causeries familières et directes s'appuyaient sur une grande expérience de l'homme, et dans sa prédication, chacun trouvait de quoi manger. (On m'excusera de parler au passé : j'ai cessé depuis onze ans d'être le paroissien du Père Séguin, qui doit prêcher encore).*

« Voici un exemple de sa manière. Des dévots se plaignaient de ce que plusieurs jeunes gens dissipés occupaient le jubé durant les basses messes et y rendaient le recueillement impossible. « Désormais, dit à peu près le curé, que les personnes dévotes demeurent au rez-de-chaussée et le jubé sera réservé aux gens dissipés ». Bien entendu, le calme revint de ce jour au jubé...

« Son livre, qu'il intitule « Mes confessions », je ne l'ai point lu encore. Je l'imagine savoureux, d'une ironie souriante et si simple, qu'on se croirait en présence d'un franciscain... Et voilà ! Il fallait que je termine par une gaffe. Après les curés, les dominicains. Voyez où mènent les bonnes intentions ».

N. B. — Extrait d'un article paru dans Le Devoir du 24 novembre 1949 signé par « Candide » et intitulé : Le livre de mon curé.

En vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE — TÉL. WALNUT 6765 — MONTRÉAL-28

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »

ABONNEMENTS : CANADA : $3.00 ; ÉTRANGER : $4.00 ; AVEC LE ROSAIRE : $0.50 EN PLUS ;

LE NUMÉRO : $0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : 3500, AV. LAVAL, MONTRÉAL-18

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique

IMPRIMÉ À L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE, NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28